REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
3980, rue Saint-Denis, Montréal-18, P. Q.

Vol. LX — Tome I — Mars 1954

Envol de Tours

A Gilbert Picard

Quelle aube a rêvé mon refuge ?
quelles crêtes cristallines ont crevé son front ?
quelle CATHÉDRALE *est surgie de ces cimes ?*

J'étreins sa solitude, je consume son silence :
tout n'est qu'envol de ses tours
au profond d'une mousse de lune,

tout est présence aux confins de mon désir...

O temple inconnu !
où je ne puis cerner mon présent,
entends-tu au creux de tes stalles,
dans le mystère de tes murs,
à l'infini de ta voûte vierge
la montée vibrante de mes hymnes futures ?
Au chant de ton élan sans cesse cramponné,
sans cesse je croule en moi
comme un aigle aux ailes foudroyées par sa faim ;
je suis piétiné de clameurs ne pouvant déchirer,
je suis tout ruisselant de plaintes
ne baignant que les pierres.

Fernand OUELLETTE

A propos de la controverse autour du film «Martin Luther»

Depuis que le Bureau de Censure de Québec a refusé de laisser présenter le film protestant *Martin Luther*, on assiste à des controverses tenaces surtout dans les milieux montréalais sur cette interdiction. Le débat porte tant sur le principe de cette décision que sur le contenu du film lui-même.

Ceux qui argumentent pour la levée de l'interdiction soutiennent que des catholiques suffisamment formés n'ont rien à craindre d'un film par ailleurs contraire à leurs convictions. Même s'il est certaines scènes historiques désagréables pour eux, bien d'autres, fait-on remarquer, encore plus désagréables et non moins réelles eussent pû être représentées. L'injure ne serait donc pas si forte. En outre, la minorité protestante, jouissant de la liberté religieuse et de ce qui s'ensuit, n'a-t-elle pas le droit de voir ce qui est conforme à ses convictions, quitte aux catholiques de s'abstenir ?

Par contre, les opposants croient que ce film, tel qu'il est, est injurieux pour la majorité catholique qui a droit au respect de ses croyances. Ce à quoi d'autres ajoutent qu'on n'aurait aucun avantage à exposer la foi du grand nombre pour un bénéfice problématique qui pourrait être obtenu plus avantageusement d'ailleurs.

Divers jugements peuvent donc être portés. Il y a d'abord un jugement prudentiel. Il est fondé sur la tolérance sociale. Si l'objet de la tolérance sociale est de permettre sans l'approuver un mal réel ou apparent en vue d'obtenir une certaine fin, bonne, vaut-il mieux pour la minorité protestante tolérer que ne soit pas présenté un film conforme à ses convictions, mais capable d'exposer la croyance de la majorité de ses concitoyens catholiques ? Si la minorité protestante, tout en se croyant lésée, accepte de ne pas réclamer tous les avantages possibles de la liberté religieuse, ne peut-elle pas considérer que la charité chrétienne

envers ses concitoyens catholiques ne peut constituer un motif suffisant de tolérance ?

Ou, vaut-il mieux que la majorité catholique, pour le bénéfice de la croyance de la minorité protestante, tolère la présentation d'un film qui, croit-on, dans son ensemble constituerait pour elle un détriment ?

Le Bureau de Censure a déjà fait remarquer que le principe du respect des diverses croyances avait déjà joué en faveur de la minorité juive et protestante ; pourquoi ne jouerait-il pas maintenant en faveur des catholiques ? Ce jugement prudentiel est de la compétence du Bureau de Censure, sur le principe qu'il a adopté. Il y aurait à ajouter plusieurs autres considérations. Et d'abord ce film historique est-il historique ? Oui, il est historique, mais il n'est pas toute l'histoire de Luther. Qui dira combien ce film eût gagné en sincérité, en vérité, en pathétique s'il nous eût permis de confronter Luther avec lui-même aux diverses périodes de sa vie ? On nous le montre jusque vers la quarantaine. Mais n'aurait-il pas été saisissant de nous faire assister au drame de cette conscience vieillissante qui s'arrête pour juger son œuvre à ses effets, qui est torturée à mesure qu'elle sent approcher sa fin ? Ne serait-ce pas la crainte que cette deuxième moitié de la vie de Luther affaiblisse la première partie de l'exposé qui a conduit les auteurs à faire un choix ? Le luthéranisme est une abstraction de Luther. La vérité, historique, c'est Luther et le luthéranisme, l'abstrait et le concret, tout comme dans la christianisme, la vérité, c'est le Christ et le christianisme. Choisir, c'est diminuer la vérité et la réalité. Les auteurs ont cru mieux faire de choisir. De ce point de vue, on peut se demander, même abstraction faite de la considération de tolérance sociale, si les auteurs du film ne desservent pas plus leur cause qu'ils ne la servent en insistant à tout prix pour le présenter...

Ce à quoi on fait observer que trop rechercher l'exactitude historique c'est oublier que le cinéma est un art. Pas plus que tout autre art, il ne saurait copier le réel. Il reste donc une possibilité d'interprétation et de présentation personnelle. Et alors, on en arrive ainsi à porter un jugement sur ce film tel qu'il est dans son contenu et sa présentation ; et c'est ce à quoi il fallait arriver.

Un film pathétique

Lorsqu'on est sensible aux destinées de l'Eglise, ce film apparaît réellement comme pathétique, car il restaure sous nos yeux la genèse de cette déchirure en profondeur de la Chrétienté par la Réforme, à la Renaissance. Ce n'est d'abord qu'une mince ouverture dans la conscience luthérienne, mais à mesure que se déroule le film, selon les diverses étapes de la vie de Luther : l'entrée chez les Augustins, les études à Rome, le professorat à Wittemberg, l'affichage des 95 thèses sur les indulgences à la porte de l'église de Wittemberg, l'autodafé de la Bulle *Exsurge Domine* de Léon X, la déclaration solennelle d'opiniâtreté à la diète de Worms, le concours officiel des princes allemands contre la volonté de Charles-Quint, la sortie des ordres suivie du mariage avec Catherine de Bora, religieuse défroquée, la prédication de la nouvelle Eglise, alors, de plus en plus, l'ouverture s'élargit et devient une blessure profonde.

La logique des auteurs du film veut que l'œuvre s'achève par une apothéose de Luther dans sa nouvelle Eglise réformée. Serait-il permis de mettre sérieusement en doute le bien-fondé de cette apothéose et de la croire déplacée quand, aujourd'hui même, les meilleurs des protestants s'interrogent avec anxiété sur la division opérée par la Réforme ? Un catholique, lui, sûrement, ne pourra éprouver dans son cœur que tristesse devant ce crépuscule de l'unité religieuse. Car, ce qui est présenté comme un sommet religieux, n'est-ce pas, en fait, un abîme tragique ouvert au cœur de la chrétienté sur les siècles à venir. Désormais, partout où s'étendra la chrétienté, elle devra emporter cette blessure dans son flanc. C'est le drame du Cœur entrouvert qui se prolonge de siècle en siècle.

Or, ce suspens pathétique devant l'abîme qui se creuse dans l'aveuglement progressif, et pourtant au nom de la sincérité véhémente de la conscience, c'est à travers un homme qu'il apparaît. Le luthéranisme ? c'est Luther, comme le Christianisme, c'est le Christ dans toute son extension. Le protestantisme luthérien, n'est-ce pas, en effet, autre chose que

l'expérience personnelle d'un seul homme, qui vécue, explicitée, codifiée, est devenue l'essence même du protestantisme ? Certes, la Réforme luthérienne croit y trouver sa vérité fondamentale ; mais, précisément, ne serait-ce pas là plutôt que gît sa faiblesse interne dans le fait de ne reposer que sur l'expérience d'un homme ?

UN FILM ESSENTIELLEMENT PROTESTANT

On ne pouvait donc s'attendre à autre chose qu'un film radicalement protestant. Tout l'essentiel du protestantisme est là : la justification par la foi seule, l'autorité unique de l'Ecriture Sainte, interprétée personnellement. Sur ce corps central, se développe logiquement l'attitude réformatrice de Luther, qui sera aussi celle de toutes les tendances protestantes postérieures jusqu'à aujourd'hui au sein des catholiques imprudents : vouloir réformer l'Eglise en dehors de la hiérarchie, vouloir être fidèles à l'Eglise contre l'Eglise elle-même, prétendre le faire en s'appuyant sur l'autonomie absolue et inconditionnée de la conscience individuelle conçue comme justifiant tout.

Dans son cœur, ce film est donc essentiellement protestant, et il est, par le moyen de la vie de Luther, un exposé, à mon sens tellement authentique du protestantisme, que du fait même qu'il est protestant à ce point, il devient pour le protestantisme la révélation même de sa nudité et de son erreur ; car, si pour lui, il est une apologie de la démarche spirituelle de Luther vers l'Eglise réformée, il est, pour le catholique, qui le juge avec la théologie authentique de l'Eglise la présentation fidèle de la genèse de l'hérésie. Et, donc de ce point de vue, pour quelqu'un qui est averti, ce film retourne contre ceux-là mêmes qui l'ont conçu : ils croyaient présenter la justification de l'hérésie, mais ils l'ont voulue tellement réaliste qu'elle devient la manifestation même de l'erreur protestante dans sa genèse historique dans un homme qui se sépare progressivement de la vérité catholique. Le film aura beau se terminer par une tentative d'apothéose pour Luther, il reste vrai que cet homme on le voit sous nos yeux se séparer de l'unité catholique. Ce n'est pas le christianisme qui lui a manqué, c'est Luther qui a failli au christianisme.

Une justification de Luther et une condamnation de l'Eglise catholique

Cependant, pour bien s'en rendre compte, il faut posséder une connaissance exacte de l'essence du christianisme et du protestantisme. *Voilà pourquoi ce film ne pourrait faire que du tort à des catholiques non avertis*, et comme il est plus sage de ne pas se croire trop averti en ce domaine, que chacun croit que c'est un plus grand avantage de conserver intacte sa foi que de l'exposer imprudemment pour de simples raisons de curiosité. Et d'ailleurs ne serait-ce pas encourager financièrement une présentation anticatholique de par son contenu même ? Si l'erreur une fois dégagée apparaît dans toute sa déficience, elle n'existe pas cependant à l'état pur, mais dans des sujets. Or, dans ce film, le sujet, c'est Luther et s'il est vrai qu'étant averti, on peut suivre le cheminement logique qui a conduit cette intelligence passionnée et unilatérale, cette volonté opiniâtre, ce tempérament passionné, angoissé, pessimiste et probablement névrosé, ce génie illuminé, par une suite de désaffectation graduelle vis-à-vis de la Tradition catholique, du magistère ecclésiastique, de la communion catholique jusqu'à l'hérésie formelle au nom même de la pureté de la conscience et de la vérité de l'Eglise, il reste quand même que ce film est et se veut une apologie de Luther : il y a là l'essentiel du protestantisme et présenté de manière à donner raison à Luther, un Luther montré comme un champion de la conscience religieuse, un mystique sain et ardent, une victime de la persécution, un Luther dont l'on s'attache à faire ressortir la noblesse de l'attitude en supprimant tout ce qui est sa condamnation. Et de là dans la présentation des rapports de Luther avec l'Eglise un ensemble de traits de nature à justifier l'attitude de Luther ; et on s'y attache par la présentation ironique et unilatérale de certaines scènes — dans leur fond historique — comme la vénération des reliques dans l'église du château de l'Electeur de Saxe, la prédication des indulgences de Tetzel, la nomination à certaines charges ecclésiastiques par Léon X, le luxe de la cour de Rome. Tout est

reconstitué de manière à faire conclure que tout cela est la papauté et le catholicisme ; que la papauté et le catholicisme sont une corruption de la pureté de l'Evangile, une substitution de l'homme au divin, une exploitation de la religion à des fins profanes et financières.

POURQUOI LUTHER S'EST-IL TROMPÉ ?

Un catholique, étudiant l'histoire de l'Eglise à la Renaissance, éprouvera souvent une peine profonde devant certains faits, hélas ! véridiques ; mais, ces faits, au lieu d'en faire une pierre d'achoppement, et un prétexte de rébellion comme dans le cas de Luther, il saura comprendre, sans vouloir tout justifier, ce qu'il y a d'humain dans l'Eglise du Christ. Mais aussi et surtout, il saura voir ce qu'il y a de divin dans l'Eglise du Christ jusque dans son humanité. Le mystère de l'Eglise se rend jusque-là, et la foi du chrétien doit aller jusque-là : croire que l'Eglise, dans sa visibilité même, est l'Eglise du Christ, et que l'Eglise tout entière est le sacrement du Christ. L'Eglise est sans péchés, mais elle n'est pas sans pécheurs. Sous le prétexte de pécheurs, Luther a fait de l'Eglise un corps de péchés, et c'est là son propre péché. Et comment ne pas voir jusqu'où va l'aveuglement de Luther ? Cette même Eglise qu'il croyait si corrompue, il ne voyait pas en elle les forces de renaissance chrétienne et de réforme catholique présentes qui allaient aboutir au concile de Trente. Car, dans l'histoire de l'Eglise, s'il y a des accélérations, il n'y a pas de mutations brusques, absolument non préparées. Chiniquy au Canada et aux Etats-Unis a dit des choses pires que Luther, et qu'en est-il resté ? La réforme protestante a eu lieu parce que le terrain était prêt. C'est la diffusion et la profondeur de la foi qui sauvent l'Eglise, comme c'est la superficialité et l'anémie qui peuvent la perdre. Le succès de Luther ne saurait donc s'expliquer par la seule force de sa nouveauté et de sa réponse à certains besoins ; il faut y ajouter la coopération intéressée des princes, l'opposition anti-italienne, l'ambiguïté même de sa réforme qui, charriant des éléments catholiques avec des éléments anticatholiques, pouvait se présenter comme étant au nom de l'Eglise

véritable. Certes, on pourra bien dire que cela est distinct au plan des principes, mais que lorsque l'on est engagé existentiellement et affectivement surtout dans des situations historiques, il est difficile de voir où est le vrai et où le faux. Mais, la réponse encore là est celle de la foi éclairée. La foi est une lumière. Quand la foi devient une lumière fumeuse, elle conduit de l'ambiguïté à la confusion, à l'aveuglement et finalement à la dissidence ouverte ou cachée.

POURQUOI MARTIN LUTHER N'EST-IL PAS DEVENU SAINT MARTIN LUTHER ?

Luther ne fut pas le seul à gémir sur bien des imperfections dans l'histoire de l'Eglise. Saint Bernard et sainte Catherine de Sienne l'ont fait bien avant lui. Mais comment se fait-il que Bernard est devenu saint Bernard et Catherine de Sienne sainte Catherine de Sienne ? tandis que Luther est devenu hérétique et a entraîné dans l'hérésie et la dissidence une portion immense du peuple de Dieu ? Eh bien, c'est qu'il a manqué à Luther, mais non aux autres certaines dispositions fondamentales pour tout chrétien qui veut le plus grand bien de l'Eglise : une charité suffisamment grande pour recouvrir et racheter la multitude des péchés ; une volonté inébranlable de se situer et de rester dans la communion catholique au lieu de vouloir se placer en dehors d'elle pour la réformer ; une patience invincible fondée sur la foi en la présence indéfectible du Christ et de l'Esprit-Saint dans l'Eglise qui seuls sont à la source profonde des rajeunissements et des réformes de l'Eglise ; enfin, une intelligence assez sereine et une volonté assez humble pour se mettre à l'école de la Tradition, des sources du christianisme et croire qu'on peut y trouver tous les remèdes nécessaires à la Rénovation.

En sortant de ce film, un protestant concluera peut-être : voici en Martin Luther un témoin authentique de Dieu qui a eu le courage de s'élever au nom de la conscience chrétienne et de la parole de Dieu contre l'institution ecclésiastique la plus importante de son temps, et qui renversant le croyant de siècles de christianisme faussé par le catholicisme,

a réussi en s'appuyant sur Dieu à rénover l'Eglise de Dieu.

Par contre, un catholique, lui, ne saurait que conclure : voici en Martin Luther un homme qui pour avoir mal compris le mystère de l'Eglise — établi sur le modèle du Verbe incarné, en humanité et en divinité — et s'être appuyé sur son jugement seul contre toute une tradition de doctrine et de sainteté, interprétée par un magistère infaillible, sacrement du magistère du Christ, a mis en cause, contre la promesse même du Christ, la présence permanente du Christ dans son Eglise, et finalement, n'ayant pas su reconnaître le Christ dans son Corps mystique, n'a pas su reconnaître non plus son Eglise. Loin d'avoir rénové l'Eglise, il a déchiré le peuple de Dieu, et, pour avoir couru après un mirage d'Eglise, il est passé à côté de l'Eglise véritable sans la reconnaître.

Ce film nous fait mesurer une fois de plus le prix de l'Unité et la tristesse infinie de la division religieuse.

Bernard LAMBERT, O. P.

Saint-Denys-Garneau et le drame de la jeune poésie canadienne

« La jeune poésie canadienne vous intéresse, m'a-t-on dit ? Mais lisez donc Saint-Denys-Garneau. C'est lui le plus fort ».

Nous l'avons lu et, connaissant le coryphée, nous connaissons maintenant cent fois mieux le chœur.

1. — Saint-Denys-Garneau

L'œuvre de Saint-Denys-Garneau a aujourd'hui grande presse : elle a reçu les honneurs d'une réimpression, et dans une collection de demi-luxe [1]. Nos critiques patentés, souvent féroces, ont désarmé devant elle.

Un climat aussi sympathique suffirait à nous la rendre moins aimable, à nous sujet très récalcitrant. Mais nous nous fîmes violence et avant que de l'aborder, nous congédiâmes l'homme à parti pris.

Au physique, et d'après la photographie liminaire de la dernière édition, une tête séduisante : lèvres serrées, moustache d'abondance bien latine, regard triste, mais ferme, aucun défi au bourgeois, dans le costume et la chevelure. Un peu plus et nous souhaiterions que la poésie de l'auteur ressemblât à sa photographie !

Nous lûmes. Nous relûmes, un peu par plaisir, surtout par équité. Nous cherchions le poète aux lèvres serrées et franches, et parfois nous découvrions un danseur battant l'entrechat dans le vide absolu. Un poète resté enfant (Garneau n'a-t-il pas écrit à un âge guère plus avancé que Nelligan ?) construisant ses poèmes avec autant de fantaisie qu'un bambin ses châteaux de cartes. Et puis, à côté, l'esthète décadent qui pour raffiner, substitue aux habituelles exclamations du lyrisme traditionnel, des borborygmes, des cris à peine articulée. En voilà assez pour une première impression.

En définitive, l'œuvre ne vaut-elle pas davantage par sa partie primitive que par sa partie posthume, et même, des *Regards et jeux dans*

1. *Poésies complètes*, collection du Nénuphar, Fides, 1949.

l'espace, ne devons-nous pas dégager les réussites des échecs et des insuccès ? Cette poésie, tout accidents, s'expose à ce tri presque spontané.

Les premières suites : *Jeux, Enfants, Esquisses en plein air*, souvent adorables, trahissent les frais vingt ans de l'auteur :

Joie de jouer ! paradis des libertés ! (p. 37)

Nous aimons assez cet enfant que le poète flanque devant une « piastre de papier vert » (p. 38) : un art tout allusif fuit l'anecdote, mortelle en poésie. *Rivière de mes yeux* n'est pas indigne des *haïkaï* que Paul Claudel rapporta du Japon. Le reste du recueil, de moindre valeur, contient cependant une angoissante *Maison fermée*, très canadienne d'inspiration. Plus loin, une image de grand poète nous peint un homme devant la mer :

Et nos bras sont à nos côtés
Comme des rames inutiles. (p. 90)

Malgré l'intérêt quelque peu décroissant du recueil, l'auteur, au lieu d'une queue de poisson, nous ménage pour la fin *Accompagnement*, de loin la pièce la plus forte du recueil :

Je marche à côté d'une joie. (p. 101)

Rien de plus rare que le monologue chez un homme d'un haut idéal : à côté d'un moi qui vit, un moi qui juge. Dans l'hallucinante *Nuit de décembre* (à notre avis, de loin la plus belle, la seule que ne gâte pas la rhétorique)

Un pauvre enfant vêtu de noir

s'était penché sur la vie de Musset. Il lui ressemblait comme un frère : ce qui s'appelle en psychologie dédoublement de la personnalité. Le poème de Garneau, d'un art évidemment inférieur, apporte néanmoins quelques nuances. Certaines âmes, bornées ou jouissant d'une heureuse pénurie de vie intérieure, n'ont jamais de sentiments « à côté » : elles

rient et pleurent, mais successivement. Ce n'est pas le cas de Garneau ! Parfois le témoin se dissocie de l'acteur, non par opposition, mais par impartialité. Ainsi ce romancier qui notait dans son journal intime :

« Je ne me révolte pas contre la mort possible : mais l'extinction de cette flamme sensible que j'ai toujours vue briller à côté de moi me terrifie comme la perte d'un de ces êtres — tel qu'il y en a — et qui nous sont plus chers que nous-mêmes ».

Le recueil posthume *Solitudes* me paraît de qualité inférieure. *Regards et jeux*, d'une hermétisme tempéré, déplaçaient encore beaucoup d'air : maintenant on ne respire plus. On aperçoit quelques lignes, quelques surfaces, jamais la sphère totale. Presque plus de jeux dans l'espace ; au contraire beaucoup et trop de départs à grand tapage pour conquérir le monde : et l'on n'étreint que de mornes fantômes ! Il semble que l'art de Garneau soit arrivé à un complet découragement que traduirait une non moins complète aliénation verbale. Ombre errante, avant d'atteindre le pays des ombres : Garneau ne serait-il pas devenu cela ? On le dirait, à lire le plus beau des posthumes :

Il y a certainement quelqu'un qui se meurt. (p. 204)

Il aura donc été par excellence le poète de l'enfance et des jeux. Encore de l'enfance il semble avoir eu une nostalgie, quelques retours de flamme, plutôt qu'une présence. On conserve l'enfance : on ne la conquiert pas. Orphée aux Enfers perd son Eurydice en se retournant vers elle. Marcel Proust et Alain-Fournier, les yeux tendus sur le « vert paradis », ont tous deux subi le sort d'Orphée. Benda, à coup sûr, qualifierait leur quête de « belphégorienne », puisqu'elle les livre à l'impossible et à l'irréel. Autant que Proust et Fournier, la plupart d'entre nous avons perdu notre Eurydice. Durant quelques expériences poétiques, Garneau a porté en lui ses quinze ans. Mais la mort, la mort qui rôde, a tout accaparé, avant de tuer.

Poète de la solitude, il a fini par n'engager de dialogue qu'avec lui seul. Une taie lui a caché l'univers. Le fait s'explique. Un Garneau et

un Nelligan ont vécu dans un monde qui leur était ou qui leur semblait (il l'était souvent) hostile : pratique et réaliste, il ne pouvait accepter leur poésie. Mais Nelligan n'était pas hermétique. Garneau abolit de son art toute versification, toute rime, et quelquefois toute raison. Que de poèmes, il est vrai, dans les *Regards et jeux* se laisseraient ponctuer, voire analyser aussi clairement que du Verlaine. Ce sont les meilleurs du recueil et ils ne doivent à peu près rien au surréalisme. Garneau est bon poète dans la mesure où il échappe à ses partis pris esthétiques. Ne sollicitons pas les textes, mais n'a-t-il pas lui-même fait le procès de sa propre poésie, lorsqu'il écrivait :

A-t-on le droit de faire la nuit
Nuit sur le monde et sur notre cœur
Pour une étincelle.

Son œuvre, heureuse par fragments, ne réussit pas à « brûler ». Malgré quelques étincelles, elle constitue un demi-échec que nous masquera la publication du fameux journal, et cet échec symbolise en quelque sorte celui de la poésie canadienne actuelle qui ne produit rien de grand, qui piétine sur place. Nous aurons maintenant à en parler.

II — Le drame de la jeune poésie canadienne

Notre poésie multiplie comme à souhait les traquenards. On a renvoyé à Louis Fréchette et autres rimeurs d'illustre mémoire les délicatesses versifiées. La ponctuation s'en va et qui sait si l'orthographe, l'espace entre les mots, les mots ne subiront bientôt le même sort ? Tyrannie du poète ! Le lecteur est rétif, mais la muse apparaît au premier signal et ses balbutiements passent sur le papier sans la plus petite modification, à moins qu'on ne veuille faire plus primitif, plus spontané. Au contraire de l'ange de Valéry qui chante :

Calme, calme, reste calme,

notre muse "modern-style" murmure :

Trouble, trouble, reste trouble.

On n'a jamais vu encre plus noire. Tourmentés d'une « désespérance existentielle », nos poètes nous invitent à descendre dans leur subconscient. On ne les y a pas suivis évidemment, mais ils ont paru si forts, si profonds, si originaux qu'on leur a déniché les parrains les plus étonnés de se voir rassemblés : Kafka, Rimbaud, Jean de la Croix. Il en est résulté ceci, disons-le en toute franchise : Si le roman agreste et folklorique a produit un nombre limité, mais incontesté d'œuvres de premier ordre : *Trente arpents*, *Menaud*, *le Survenant*, si d'autre part, le roman de mœurs commence de fructifier (le roman psychologique demeurant notre partie faible) pas une complète réussite poétique depuis *A l'ombre de l'Orford* (je n'excepte pas Saint-Denys-Garneau).

« Crise de croissance et fièvre sourde » : Pierre-Henri Simon intitule ainsi un article sur le Canada français dans le Monde du 22 décembre 1953. Cet observateur perspicace a constaté dans nos milieux montréalais la naissance de cercles existentialistes, plus nocifs peut-être que leurs équivalents parisiens. Aurions-nous perdu notre « sagesse » légendaire ? Notre jeunesse compte maintenant toute une bohème réactionnaire : sans-culottes, suicidés et apprentis suicidés. Les manifestes genre « refus global », produits du désaxement, ne sont pas des canulars de collégiens. Mais ne croyons pas sottement que nos « poètes d'avant-garde » appartiennent tous à ses groupes ! Chez bon nombre d'entre eux, l'esthétique est plus en cause que l'éthique ou la Métaphysique. Cependant il reste acquis que la débandade poétique coïncide avec une anarchie morale et intellectuelle. Sans toucher davantage ce problème, nous nous contenterons ici de suggérer quelques orientations, ainsi que de dénoncer quelques erreurs.

Mais pourquoi d'abord faisons-nous toujours écho ? Les Français qui veulent bien nous lire, flattés de leur voir revenir de l'autre côté de l'Atlantique du Rimbaud et du Claudel, ne peuvent réprimer ce sourire indulgent qui nous agace tant. Quand enrichirons-nous la culture française, sans que Paris nous donne le ton ? Nelligan, lui-même,

notre grand Nelligan, souffre de n'avoir pas oublié ses Flamands et ses symbolismes : trop de cygnes wagnériens, trop de navrances et de nonchaloirs, trop de princesses des songes en allées, un lys à la main. Sans doute il se fût corrigé, s'il n'avait subi le sort que l'on sait. Mais nos copistes, à les prendre en bloc, n'ont même pas le piètre mérite de la fidélité. Aux mainteneurs de traditions, quoique innovateurs en maint domaine : par exemple Valéry, le Valéry du *Cimetière marin*, et Moréas, le Moréas des *Stances*, nous avons préféré les surréalistes, les futuristes et, pour être à la page, les existentialistes. Devenu existentialiste du jour au lendemain, on ne s'est pas aperçu que l'existentialisme périclite en France, du moins son avatar sartrien. Autant qu'un système philosophique, il est devenu une élégance retournée d'adolescent. « Je suis existentialiste », dit la chanson. Notre mendicité littéraire nous expose à toutes sortes de ridicules.

Il eût fallu oublier un peu Paris et conserver, continuer ce qui était nôtre. Fréchette et Crémazie avaient chanté la patrie avec un grand P, sur le mode abstrait et oratoire. Plus avisés, Nérée Beauchemin et Alfred Desrochers l'ont peinte dans ses aspects régionalistes, et en sonnets plutôt qu'en odes. C'était modeste, peut-être mineur, mais au moins original. Restait à élargir le cadre, à lui donner des aspects épiques, à insuffler vie à nos arbres et à nos toundras. Mais c'est un prosateur, Mgr Savard, non un poète, qui a libéré les nymphes de nos fleuves et de nos forêts. Les Français, versificateurs et chansonniers, célèbrent leur Seine depuis mille ans et nous laissons sans consécration notre Saint-Laurent. Certes les jardins de Régnier, les trois marches de Musset supposent un large fond d'histoire. N'importe ! Que la poésie suive le parcours de la charrue et de la hache. J'aime assez cet écrivain qui, compagnon des défricheurs, défricheur lui-même, procède à un abatis poétique.

Nous sommes un peuple pratique, positif, bourgeois. Qu'à cela ne tienne ! Nos poètes eussent dû conserver le réalisme de l'esprit, au lieu

de bousculer une clientèle friande de confort moderne, ou plus souvent, profiter de son inexpérience littéraire pour exploiter son snobisme. Pourquoi notre poésie ne se ressentirait-elle pas du bel équilibre économique de notre pays, de la grosse sagesse paysanne de nos classes ? C'est quelque chose, le réalisme poétique, même si Eluard et Aragon l'ont conquis au prix de bien des platitudes bolchévistes.

Nous exécutons des ronds de jambe au moindre rappel de nos origines latines, mais nos poètes ont le lyrisme teutonique et scandinave. Assez de gratuités ! Nous crions : « Vivent nos humanités » (encore que nous envoyons les auteurs grecs aux Enfers) mais où trouver, et dans quelles strophes, la sagesse lucide des Anciens ? Pour un Grec, le beau se confond avec le bon et le vrai. Le jeune héros spartiate de Lycurgue « garde sa beauté s'il vient à succomber dans les premières lignes ». A Nauplie et à Capri, la mer est belle parce qu'elle ne cède rien du fond de l'eau. Pourquoi faut-il que nos poètes se meuvent en eau trouble ?

Les drapés de la statuaire grecque, les tragédies de Sophocle et les épîtres de Sénèque nous enseignent la sagesse. L'homme, jeté dans l'univers, conserve, devant le mystère et la mort, son calme, sa placidité, son eurythmie, son égalité d'humeur. La révolte ne sert à rien.

Après avoir participé à toutes les folles équipés symbolistes, un Moréas pudique, quoique souffrant, enfin apaisé, écrit ses *Stances* où plus rien ne subsiste du cabotinage antérieur. Mais tant de stoïcisme inquiète. La sagesse, renfermée sur elle-même, confine à l'ataraxie. Où se termine la sagesse, la sainteté doit commencer. Pas avant. Que nos poètes se le rappellent avant de tenter les voies de saint Jean de la Croix, ou les voies du « surréel » qu'ils confondent naïvement avec celles du surnaturel.

Paris 1954

Jean Ménard

La révolution athée contre la civilisation chrétienne

Préface

C'est un honneur pour moi d'avoir à signaler à l'attention de mes compatriotes le présent essai : *La révolution athée contre la civilisation chrétienne.* Je dis bien honneur. Car le livre de K. N. Iordan se situe pour le lecteur, et pour le lecteur chrétien en particulier, bien loin par delà le bien et le mal de toute littérature ou esthétique — bien que fort heureusement réalisé quant à leurs disciplines — dans la zone du primordial et de l'essentiel : le sort de la civilisation qui l'a mis au monde de la prédestination ; lui a donné la protection la plus efficace quant aux biens terrestres dans ce qu'ils ont d'authentique ; réconfort enfin et espoir pour toujours, en transcendant sa destinée humaine.

C'est un lourd sujet, mais l'époque n'est guère aux frivolités. Il est naturel qu'aux heures tragiques de l'histoire de l'humanité comme de l'individu, le primat des préoccupations intellectuelles soit la métaphysique. Premier livre de l'auteur, le choix du thème atteste donc amplement du sérieux de son esprit, de la hauteur de son souci d'écrivain et de la conscience qu'il a de sa mission.

K. N. Iordan est un jeune bulgare, au pays depuis deux ans ; maître ès arts chez nous, il joint à une vaste culture générale et sociale, philosophique en particulier, une expérience directe — les ayant vécues sur place, derrière le rideau de fer — des révolutions marxiste et communiste.

J'insiste sur la culture générale de l'auteur. En fait, il eût pu tout aussi bien, tant foisonne sa riche personnalité, se faire musicien, philosophe, sociologue, critique, etc., que sais-je... quelques éminentes personnalités impressionnèrent le jeune intellectuel et, à leur insu, orientèrent ses recherches. En Bulgarie d'abord, où il attribue volontiers au Dr Mladenov l'imprégnation de son esprit de toute la richesse philosophique du christianisme ; puis à un parent, Petar Bratkov, son intérêt marqué pour les sciences sociales. K. N. Iordan aime évoquer la pluralité des aspects

intellectuels chez le Dr Mladenov. C'est un brillant médecin, un linguiste distingué, un bibliophile passionné d'éditions originales, dit-il. Mais, sans conteste, le titre majeur du Dr Mladenov à l'admiration, c'est d'avoir publié des ouvrages importants comme sur Beethoven, Wagner, etc., tout en étant un commentateur plein d'autorité de la pensée de Bergson dont il fut d'ailleurs l'élève. Pour ce qui est de Bratkov — éminent avocat, économiste, sociologue et politicien — son nom devint célèbre lors du retentissant procès du grand tribun démocrate Nicolas Petkov, condamné en 1948... Cependant, une autre providentielle rencontre pour le développement intellectuel de l'auteur devait bientôt se produire. Alors qu'ayant fui la Bulgarie, afin de sauvegarder sa liberté de conscience, il poursuivait en Yougoslavie des études de droit, il eut le bonheur d'être remarqué de M. Svetoslav Bojovich, professeur de droit constitutionnel à l'Université de Belgrade. Esprit de grande envergure — et essentiellement critique — de culture universelle et d'un dynamisme entraînant, M. Bojovich s'intéressa à son élève, le conseillant sur la voie à suivre, après qu'il eut constaté la vigueur de son raisonnement, la flamme de sa conviction et de son éloquence ; bref, ses dons incontestables pour la dialectique sociale et politico-philosophique. K. N. Iordan aime rappeler ces noms prestigieux comme étant les Sourciers de ses meilleures possibilités.

* * *

Esprit objectif, pénétrant, et comme empreint de cette gravité prématurée que donne une jeunesse passée au sein de bouleversements politiques et sociaux aux conséquences vitales, M. Iordan ajoute ici, dans la première partie de son ouvrage, à une maturité exceptionnelle de la pensée, le fruit d'une érudition considérable où d'ailleurs il se meut avec infiniment de dextérité — la critique dira sûrement avec autorité — sur la civilisation chrétienne dans son déroulement historique, depuis l'avènement du Christ, avec ses phases, ses épreuves, ses époques d'apogée ou de déclins provisoires. Il est ici, dans cette tranche initiale de l'ouvrage, un très beau et convaincant plaidoyer pour la cause de notre civilisation

millénaire. Partout ici, amour, pénétration, logique. N'est-ce pas déjà là l'étoffe des grands critiques convaincus ?... Les chapitres *Le Christianisme et la démocratie* et *Le Romantisme français* — aussi bien que *Le Marxisme et le Christianisme* — sont des pages tout à fait mémorables de l'ouvrage. Où l'on voit — comme à travers tout le livre d'ailleurs — combien l'esprit du Christ — respect de l'homme, fraternité, liberté, solidarité — se confondant avec la loi morale non écrite et le droit naturel, combien l'esprit du Christ, dis-je, suffit à tout ; si bien que même les révolutions soucieuses de bonheur humain n'ont pu mieux faire que lui emprunter inconsciemment ses valeurs.

Toute cette première partie semble un immense panorama de l'histoire de la civilisation chrétienne, panorama à l'intérieur duquel il s'agit d'une non moins vaste synthèse avec toutes les incursions qui s'imposent dans les domaines connexes de l'art, de la littérature, de la sociologie, de la philosophie. Synthèse d'abord ; mais déjà là l'on découvre l'analyste des idées, définition par excellence du talent de K. N. Iordan et que la seconde partie de l'ouvrage nous affirmera de façon si péremptoire. Tout y est substance. Oui, le texte est dense (mais le sujet l'est-il moins ?), même touffu parfois. Car on imagine ce que l'envergure d'un tel thème entraîne de ramifications dans toutes les manifestations de l'esprit humain et d'irruptions répétées dans les époques, les nations, les idéologies. C'est à l'honneur de l'auteur d'avoir quand même pu conserver, en dépit de l'amas des matériaux, la clarté dans l'exposé et dans les déductions.

Cette réussite, sans doute la doit-il à sa méthode d'avoir conçu et réalisé son ouvrage avec un sens aigu de la morphologie de l'histoire et comme un tout organique, dans les cadres du temps historique certes, mais aussi de la durée interne, sans fissure. De fait, la cohérence, la continuité intérieure, l'unité de l'ensemble comme aussi une sorte de chaleur sous-jacente — rendent vivant et ainsi de consommation moins austère pour le lecteur, ce qui n'eût pu être autrement que schématique information historique.

Quand à la deuxième partie, l'auteur a mis là non seulement les connaissances théoriques dont il est si bien nanti — incidemment, j'aimerais souligner qu'il connaît de source directe les philosophies de Marx et de Engels, ce qui n'est pas aussi courant qu'on le pourrait croire — mais les réflexions longuement mûries que lui a fournies une expérience sur place de la révolution communiste. L'auteur eût pu exploiter ici l'argument concret et pathétique de l'épreuve surhumaine que le régime communiste impose aux peuples qu'il assujettit, mais l'aptitude de son esprit pour le maniement des diverses idéologies, en le contraignant à une objectivité rigoureusement scientifique, lui fit chercher refuge au havre de la pensée pure.

M. Iordan n'y est pas là non plus que l'historien de ces révolutions contemporaines. Comme à son habitude, il en donne une analyse énergique, serrée. Trop souvent — et même l'élite de nos intellectuels — nous n'avons sur le sujet que des notions éparses, incomplètes et hors de tout contexte historique. On trouve dans cette deuxième partie une étude solide des divers déterminismes historiques qui ont amené la révolution communiste actuelle et un inventaire approfondi de ses valeurs sociales et politiques. L'auteur s'y révèle un très habile dialecticien des philosophies athées.

A travers tout le livre, une science ample et précise, des jugements pondérés, une propension à la tolérance et un grand dynamisme chrétien.

* * *

L'humanité est à la fourche ; si elle prend trop à gauche, elle va au néant. Même si, en aucun cas, on ne saurait qualifier de pessimistes les déductions de M. Iordan (car son ouvrage se situe sur un autre plan), il faut admettre que nous sommes au carrefour tragique de la pensée humaine, que l'horizon est menaçant qui le borne de toutes parts, et qu'il est grand temps qu'on prenne information complète de ce dont il s'agit.

Tout le clergé, les universités, les instituts philosophiques, les maisons d'éducation secondaire, tout catholique que préoccupe la situation

spirituelle de notre époque, tous ceux enfin qui pensent en notre pays trouveront un immense profit à cet ouvrage leur permettant une vue d'ensemble cohérente, organique, complexe et complète de l'histoire de notre civilisation et de l'objection athéiste qui lui fut faite à travers toutes les époques. Pour ce qui est de la nôtre, il est ici, dans la deuxième partie de l'ouvrage de K. N. Iordan, une véritable Somme sur ce qu'il faut savoir des systèmes marxiste et communiste.

Livre, on le voit, actuel au premier chef, urgent, capital.

Annette Décarie

Montréal, le 3 février 1954.

Deux héroïnes de théâtre d'aujourd'hui

JEANNE D'ARC — LUCRÈCE

Depuis quelques années, Monsieur Jean Anouilh pouvait bien conserver l'audience du grand public, il n'obtenait plus guère de la critique que des éloges mitigés. Qu'il poussât la caricature jusqu'à une bouffonnerie extravagante, ou la misère humaine jusqu'à l'horreur la plus sordide, sa fantaisie apparaissait de plus en plus arbitraire, son pessimisme de plus en plus grinçant. L'*Alouette* vient de lui mériter à nouveau la faveur de presque tous ses confrères. Jamais son théâtre ne leur a paru plus frais, plus jeune, plus pur. En sa faveur, Jeanne d'Arc aurait réalisé une espèce de prodige. Voyons ce qu'il en est.

Empruntant au cinéma quelques-uns de ses procédés, la technique dramatique se renouvelle ici avec une incontestable habileté. Certaines hardiesses surprennent d'abord : jouant sur les mots, on nous convie à un « jeu » tel que nous croyons assister à une répétition, à un essai de mise en scène, plutôt qu'à un drame authentique ; ailleurs c'est un intermède de pure fantaisie, où La Hire et Jeanne oublient la réalité ; enfin, c'est le dénouement tout symbolique, où le triomphe de Reims se substitue au supplice de Rouen, pour nous laisser de Jeanne une image radieuse. Mais ces effets répondent presque toujours à une intention légitime, heureuse, et nous les acceptons avec un sourire complaisant.

Nous acceptons de même les anachronismes voulus qui associent l'histoire d'aujourd'hui à celle d'il y a cinq cents ans : Warwick tient exactement le même langage que Sir Winston dans ses Mémoires, et beaucoup plus qu'à Torquamada, l'Inquisiteur nous fait penser aux magistrats et politiciens qui, à l'est de l'Europe, font une chasse implacable à tout homme coupable d'une idée personnelle. Ces allusions garderont-elles un intérêt pour les générations futures, on peut en douter. Aujourd'hui elles portent sur des sensibilités à vif ; et, comme elles sont ame-

nées fort habilement, elles paraissent naître tout naturellement du sujet lui-même.

Mais la grande nouveauté et, malgré quelques erreurs, la réelle beauté de *L'Alouette*, c'est la figure de Jeanne. Pour ma part, je regrette que dans la seconde partie surtout, l'auteur prête à son héroïne des gestes vulgaires, des paroles grossières, voire une idée singulière de la camaraderie. La camaraderie entre homme et femme, c'est une idée chère à Monsieur Anouilh ; mais il semble croire que l'odeur du gros rouge, de l'oignon, de la sueur sinon de la crasse, en est, non moins que la communauté de peine et de souffrance, un élément essentiel. Acceptable peut-être pour ceux que, naguère, on appelait les poilus, cette conception est, sans doute, discutable chez l'admirable enfant que Warwick lui-même admire comme l'image même de la France : « Cette petite alouette chantant dans le ciel de France, au-dessus de la tête des fantassins... Ces deux notes claires, ce chant joyeux et absurde d'une petite alouette immobile dans le soleil pendant qu'on lui tire dessus, c'est tout elle (La France) ».

A plus forte raison, détonnent dans la bouche de Jeanne trois mots du plus vulgaire anticléricalisme : « Hé ! les gedons. Rendez-moi mes habits d'homme, et quand j'aurai remis mes culottes, appelez-les, tous les curés ».

Enfin, nous regrettons que dans la bouche de Jeanne, M. Anouilh mette exactement les mêmes mots que sur les lèvres de sa sordide Médée. Qu'une aventurière farouche, implacable, se refuse à « faire une fin », qu'à une prétendue sagesse, elle préfère une catastrophe spectaculaire, rien de plus naturel ; mais chez ceux qu'a visités, une fois, l'Esprit de Dieu, les événements importent peu, l'héroïsme, la sainteté peuvent naître du quotidien le plus banal ; pour les vrais magnanimes, le dilemme ne se pose pas, du tragique ou de la médiocrité. Mais Jean Anouilh a deux ou trois idées auxquelles il tient obstinément ; après les avoir prêtées à une Médée, il pense sans doute les honorer davantage en les attribuant

à une Jeanne d'Arc, et on le comprend. Ce n'est pas moins une erreur de distribution comme on dit au théâtre.

Cependant, cette erreur même atteste chez l'écrivain une ascension morale. Jusqu'ici, il usait volontiers du dérisoire, de l'odieux, de l'ignoble, pour satisfaire ses colères vertueuses. Quant à sa sympathie, sa pitié, son admiration, il les offrait ou à de pauvres filles flétries ou à d'orgueilleuses révoltées. Aujourd'hui, il apporte son hommage à une enfant toute pure ; pure malgré les gars de son village, malgré la convoitise de Beaudricourt, malgré la promiscuité des camps, malgré la triste brutalité des geôliers. Sans aucune niaiserie d'ailleurs, sans aucune grimace non plus. Jeanne est une fille saine, équilibrée, clairvoyante, d'un bon sens inébranlable, rieuse d'ailleurs, volontiers moqueuse, spirituelle même, et courageuse autant qu'habile : bref, une belle fleur, fraîche et vigoureuse du terroir français. D'une brute comme Beaudricourt, elle fait un cavalier servant ; d'un faible comme Charles, un roi courageux, momentanément du moins ; les autres, Warwick, le Promoteur, l'Inquisiteur, Cauchon, elle les domine tous. Enfin fidèle à elle-même avec la grâce de Dieu. Devant elle, l'inquiet, le chercheur de pureté qu'est Jean Anouilh, éprouve un véritable ravissement. Et c'est pourquoi, je pense, et encore qu'il semble, çà et là, faire de son héroïne, un produit naturel du sol français, il ne lui a pas enlevé son auréole de sainte. Sa fidélité à saint Michel, à sainte Marguerite, à sainte Catherine, à Dieu enfin, n'est pas d'une illuminée ; elle croit, parce qu'elle a vu, entendu, touché presque. Et c'est pourquoi, sur le bûcher, elle réclame la Croix ; c'est pourquoi sa dernière parole un appel à Jésus.

De cette foi, que pense l'écrivain, je dirais presque : peu importe. Ce qui importe ici, c'est le respect presque parfait du portraitiste pour son modèle.

En peignant avec amour, il l'a peint vivant, entre tout. Si tel ou tel est ici plus symbolique peut-être qu'individualisé (Warwick, le Promoteur, l'Inquisiteur), tandis que d'autres sont fortement personnifiés

(le Père Beaudricourt, Charles, Cauchon), Jeanne est plus que tous, diverse, complexe et toujours naturelle. Dans l'héroïsme douloureux comme dans la joie.

La joie, bien rare chez M. Anouilh, même dans ses pièces roses qu'il oppose à ses pièces noires. Même dans la fantaisie, même dans la gaieté, perce une certaine mélancolie, ne serait-ce que celle des vieilles gens désabusées devant le néant de ce qui fut leur apparent bonheur ; quant à la drôlerie *d'Ardèle* ou de *la Valse des Toréadors*, elle n'est sans doute si bruyante que pour en dissimuler l'amertume. Dans certaines scènes de *l'Alouette*, au contraire, s'épanouit la joie d'une âme pure dans un corps sain, la joie d'une enfant vouée au martyre, mais qui, en attendant, goûte tout ce que ce monde lui offre de beauté et de plaisirs innocents.

C'est pourquoi, sans doute, je le répète, le dénouement se joue de l'ordre chronologique : le couronnement à Reims ne peut supprimer le bûcher de Rouen, mais celui-ci ne doit pas offusquer celui-là. Le supplice de l'héroïne a été, voilà cinq siècles, le prix de la Libération française ; le triomphe dans la Cathédrale ne serait-il pas une invite à l'espoir comme le vol palpitant de l'Alouette en plein soleil ?

Bref, ni pièce noire, ni pièce rose, et malgré quelques taches, l'Alouette me paraît bleu-roi et même couleur d'azur.

* * *

Encore que l'action de « Pour Lucrèce » se déroule à Aix-en-Provence (en 1868), l'atmosphère qui l'enveloppe est lourde, épaisse, fustigineuse, des odeurs de souffre même s'en dégagent comme d'un antre de sorcières. On y étouffe littéralement, sauf à de rares minutes où, par une fenêtre entrouverte, se glisse un rai de lumière, une bouffée d'air pur.

Les seuls événements suffiraient à notre malaise, empruntés qu'ils sont au plus sombre magasin du mélodrame le plus conventionnel. Pour se venger d'une honnête femme (Lucile) qui lui fait perdre l'estime de son

mari (Armand), Paola lui administre un narcotique, la fait transporter dans une maison de passe, et là fait tout organiser pour qu'à son réveil, la belle endormie croit avoir été victime du plus odieux attentat. La manœuvre réussit au delà de tout espoir ! non seulement le mari de Lucile la traite en coupable et la chasse ; non seulement le pseudo-séducteur est tué en duel par Armand ; mais, une fois renseignée sur la comédie criminelle de Paola, Lucile s'empoisonne, désespérée de ne pouvoir retrouver ni la pureté de son âme, ni son bonheur conjugal, ni même la force de vivre parmi tant de laideurs et d'infamies.

C'est que, malgré ces éléments mélo-dramatiques, « Pour Lucrèce » est bien autre chose qu'un mélodrame. A lui seul, le caractère de Lucile suffirait à tout un drame psychologique. Caractère complexe, compliqué, raffiné, dangereux de par ses dons les plus subtils comme par ses vertus les plus rares. Incarnation vivante de la pureté, elle perce d'un regard impitoyable tous les masques et tous les mensonges ; incapable des plus innocentes connivences, sa réserve muette devant les coupables est une outrageante condamnation. Elle en devient un danger public. Que cette intransigeance suppose quelque orgueil, elle le sait, mais contre la répulsion physique que lui cause la vue du mal (car elle le voit, et sous la forme d'animaux immondes) elle ne peut rien. Visionnaire, elle est, dans sa pureté, comme un ange maléfique.

Ce don redoutable, elle le paiera d'une peine aussi cruelle qu'humiliante. Sur l'attestation de Paola et de Barbette, sa complice, elle croit d'abord que dans le sommeil même, son inconscient a participé au plaisir de son agresseur, et que celui-ci a provoqué en elle la révélation que des années de mariage ne lui avaient pas apportée. Elle s'en croit dégradée, elle estime que seule la mort, la sienne ou celle du coupable, peut la réconcilier avec elle-même.

Bien plus, sa découverte de la vérité ne la réhabilite pas à ses propres yeux, sa crédulité aux accusations de Paola suppose au plus profond de son être, des puissances obscures, ignobles, qui ne deman-

daient qu'à être satisfaites. Elles ne peuvent être supprimées que dans l'au-delà, où elle se précipite.

On comprend quelle séduction une âme aussi rare peut exercer sur un homme doué, par exception, que quelque délicatesse, et comment longtemps abusé par une Paola, Armand voue, peu à peu, un véritable culte, à l'intransigeante pureté de Lucile. Mais l'on comprend aussi qu'après avoir rapproché leurs deux sublimes, Giraudoux ait refusé de les unir par un mariage terrestre, qui eût tristement banalisé une tragédie qu'il a voulue toute psychologique.

En face d'eux, le comte Marcellus, Barbette, Paola surtout incarnent l'Esprit du mal. Avec son cynisme et finalement sa magnanimité de grand seigneur, Marcellus eût enchanté Mérimée, Baudelaire et Barbey d'Aurevilly. Dans son ignominie illuminée çà et là par un éclair de pitié, Barbette dépasse les entremetteuses les plus fameuses ; en quelques pages, Giraudoux l'a rendue inoubliable comme la Locuste de Tacite, la Voisin de Sévigné. Quant à Paola, elle est non pas la banale femme fatale des mélodrames et du cinéma ; grâce à son impitoyable lucidité non moins qu'à son implacable haine, elle est le type de la méchanceté féminine.

Non que l'art de Giraudoux soit ici irréprochable : ses intentions de psychologue moraliste sont parfois trop visibles, ses personnages prennent figure d'abstractions ; la tragédie tourne à la « Moralité ». Il nous prévient dès la première scène : Marcellus se présente lui-même comme le « Vice » ; Paola ne cache pas qu'elle représente l' « Amour », comme Lucile (attention à ce prénom lumineux) la « Pureté », comme Armand l'aveugle confiance du mari berné, comme Lionel l'imbécile suffisance du mari comblé. Certains gestes de celui-ci ou de celui-là sont un peu trop commandés par leurs rôles ; de même la désinvolture avec laquelle le poète joue du narcotique, du poison, des retours imprévus, atteste visiblement la volonté d'arranger les péripéties et de préparer le dénouement d'un drame exemplaire.

L'abondance des couplets confidentiels, des discussions oratoires, des maximes qui résument une expérience ou une doctrine, ajoute en-

core au caractère didactique de l'œuvre. Et comme l'analyse s'y fait, plus que jamais, subtile, raffinée, tour à tour pénétrante et précieuse, d'un éclat saisissant et d'une inquiétante ambiguïté, on peut douter que Giraudoux n'eût pas allégé, décanté son œuvre, s'il avait procédé lui-même à sa mise en scène.

On ne peut nier, du moins, que, dans son excès même, sa densité ne soit une richesse. Ici Giraudoux semble avoir dressé le bilan de son expérience sentimentale. Il reprend les thèmes essentiels de *Sodome et Gomorrhe*. Sur l'irréductible opposition des deux sexes ; sur l'inévitable défaite de l'homme dans cette guerre qu'est l'amour, il continue à penser comme Vigny. Mais au pessimisme romantique, il ajoute celui de notre époque et conclut presque au règne, ici-bas, de la laideur et de la méchanceté. Et tout cela est aussi peu chrétien que possible, car si le Mal s'y appelle parfois le Péché, l'idée de l'authentique Rédemption ne vient jamais la compenser au sens propre du mot.

Cependant un au-delà s'y exprime, qui jusqu'ici ne se manifestait guère dans l'œuvre souvent impertinente du sceptique Giraudoux.

N'en cherchons pas une preuve dans cette dernière scène où la mégère Barbette déverse sur les hommes d'hallucinantes imprécations et les voue tous à la damnation éternelle, encore qu'elle ait vécu de leurs vices. Mais la déformation presque satanique de sa réprobation suppose, malgré tout, la croyance en une vie future où s'exercera une nécessaire justice.

De cette justice Lucile se fait une toute autre image. Va-t-elle à confesse comme Paola qui, paraît-il, croit que certaines « pratiques » peuvent se concilier avec le mépris des autres « Commandements » ? Nous l'ignorons, mais elle est ici la seule à vivre d'une pensée religieuse. Je ne dis pas chrétienne. Le scandale effroyable du Mal ne la désespère pas de croire à la sagesse, à la justice, à la bonté de Dieu. Devant le mystère, elle accepte de ne pas comprendre ici-bas, sûre d'obtenir un jour la révélation définitive et totale ; elle croit aux raisons inconnues qui justi-

fient la douleur de l'homme. En attendant elle dit magnifiquement : « Au point de malheur où j'en suis, je puis compter sur toutes les ressources de Dieu, du miracle à la mort... J'y suis avec toutes celles qui n'ont trouvé de remède à leur souffrance qu'en la retirant à ce monde sordide et en la confiant à celui où tout se peut ».

Evidemment, elle apporte, de son proche suicide, une justification inadmissible pour nous. Mais son geste ne sera ni lâcheté, ni révolte impie, si c'est auprès de Dieu qu'elle croit obtenir avec le pardon et la paix, cette pureté qui fut toute la noblesse de sa vie.

Dénoncer l'indignité de la vie et des hommes, c'est blasphémer Celui qui a appelé les hommes à la vie, et leur a, malgré tout, prodigué les motifs de la trouver belle et digne d'amour. Elle le proclame très haut devant Barbette, devant Paola ; elle oblige celle-ci à le reconnaître, et meurt sur un cri de triomphe : « Le monde est pur, Paola, le monde est en beauté et en lumière. Dites-le moi vous-même. Je veux l'entendre de votre bouche... Dites-le moi vite ».

Armand : Mais dis-le donc.

Paola : Il l'est... Pour une seconde...

Lucile : Cela suffit... C'est plus qu'il ne faut... Merci.

Puis « elle glisse doucement » dans la mort.

Là-haut elle retrouvera toutes celles, qui, au cours des siècles, ont été les martyrs de la pureté. Ce n'est pas chez elle une certitude de la dernière heure. Tout au long du drame, Paola l'a invitée à partager avec tant d'autres, cette solidarité féminine qui implique, tout ensemble, le besoin et le mépris de l'homme ; et sans relâche, elle bafoue cette solitude de la pureté où Lucile prétend s'enfermer. A cette coalition du désir et de la haine, Lucile oppose l'union spirituelle des femmes pures ; à sa manière, elle croit à la communion des saints, quand elle affirme qu'aux mérites d'une seule femme honnête participent toutes les autres et que, devant les plus coupables peut-être, les portes du ciel s'ouvriront grâce aux prières, aux souffrances d'une petite vierge inconnue.

Cette foi de Lucile, Giraudoux la partageait-il ? Nous l'ignorons. Mais nous savons que, dans son œuvre, il n'a pas mis que les fantaisies de son imagination et les prestigieux caprices de son esprit, mais beaucoup de son cœur.

Chez lui, aussi le plus brillant vernis cache les cruelles tristesses ; la plus folle gaieté, une profonde amertume. Pourquoi, inversement, n'aurait-il pas, un jour, au-dessus de nos fanges pestilentielles, fait briller la consolante lumière d'une pureté surhumaine ?

« Les héros, dit Lucile, sont ceux qui magnifient une vie qu'ils ne peuvent plus supporter ».

Un chrétien sait que l'héroïsme, la sainteté consiste à magnifier la vie en la supportant. Il me semble, cependant, que comme l'*Alouette* de Anouilh, qui palpite très haut dans un rayon de soleil, Lucile nous emporte avec elle vers un ciel qu'ignoraient ses sœurs en Giraudoux. Telle de ses paroles n'est-elle pas comme l'écho affaibli de la formule fameuse d'Elisabeth Leseur : « Une âme qui s'élève, élève le monde » ?

Gaillard de Champris

(Jouée au Théâtre de l'Atelier, l'*Alouette* est éditée à la Table Ronde).
(Jouée au Théâtre des Champs-Elysées par la troupe Madeleine Renaud-J. L. Barrault. *Pour Lucrèce* paraît chez Bernard Grasset).

L'Art sacré figuratif

L'Instruction du Saint Office a-t-elle mis un terme à la querelle de l'art sacré ? En tous les cas les principes qu'elle rappelle et les règles qu'elle édicte exerceront une influence profonde sur le développement de la construction et de la décoration des églises.

L'étude qui suit n'a rien d'un commentaire. Composée avant l'acte du Saint-Siège elle ne saurait s'en prévaloir. Elle n'aborde d'ailleurs qu'un aspect du problème embrassé par l'Instruction du Saint Office : celui de l'art figuratif. Mais il y a là, nous semble-t-il, un point crucial du conflit entre l'art traditionnel et « cet art que l'on appelle nouveau ».

Au cours des polémiques et des discussions qui préludèrent à l'événement du 30 juin, on remarqua les articles parus dans l'*Osservatore Romano*, sous la plume de Mgr Costantini, Président de la Commission Pontificale de l'Art Sacré. L'éminent prélat insistait sur les déformations infligées à la figure humaine. Evoquant l'image caricaturale » d'Assy, il citait le prophète Jérémie et la parole du Livre des Nombres : « Là nous avons vu des monstres ». Ainsi était souligné en termes véhéments le problème de l'art figuratif dans les églises.

Dans les articles de l'*Osservatore Romano* qui constituent un commentaire autorisé de l'Instruction, Mgr Costantini n'est pas moins catégorique : « D'aucuns prétendent substituer à la représentation des saints le soi-disant « art non figuratif » fait seulement de combinaisons, de lignes et de couleurs. Cela n'est pas modernité mais aberration » (*Osservatore Romano*, 27 juillet 1952).

Le dernier acte du Saint-Siège en consacrant à l'art figuratif un chapitre, nous invite à réfléchir. Pour exprimer le sacré l'art est-il dans la nécessité de déformer la figure humaine ou même de la supprimer ? La question semblait posée par les œuvres les plus en vue des derniers temps. D'aucuns prétendaient que l'abstraction est essentielle à l'expression du sacré et qu'un algèbre coloré devait prendre la place de la figure humaine

dans l'art chrétien. Bien que l'art abstrait ne soit pas condamné par l'acte du Saint Office, le caractère figuratif y est de toute évidence affirmé pour la décoration des églises.

Il ne faudrait pas en conclure que l'Instruction du Saint Office soit dirigée contre les tentatives de renouvellement de l'art sacré à laquelle s'adonnent en France les RR. PP. Couturier et Régamey ainsi que quelques autres. Et ce serait en fausser la portée que de laisser dans l'ombre le lucide avertissement adressé aux évêques au sujet de la pacotille « figurative » qui encombre nos églises.

Sur ce point le commentaire de Mgr Costantini n'est pas moins vif : « Au feu ces statues de carton-pâte modelées mollement et reproduites commercialement par douzaines et centaines d'exemplaires » (*Osservatore Romano*, 1er août 1952). Ces autodafés sont dans la logique des canons 485 et 1.178 rappelés par l'Instruction aux évêques du monde entier pour « qu'ils interdisent sévèrement que des statues nombreuses et des images de peu de valeur la plupart du temps stéréotypées, soient exposées sans ordre ni goût à la vénération des fidèles sur les autels eux-mêmes ou les murs proches des chapelles ».

Mais on ne détruit que si l'on remplace. L'Instruction n'aura son effet que si l'art d'aujourd'hui retrouve dans un style d'aujourd'hui la qualité de l'art figuratif chrétien telle qu'elle se révèle après quinze siècles d'art sacré.

Les monstres d'aujourd'hui ne sont pas ceux d'hier. Pour le peuple élu, sous les rois de Juda comme au temps des juges, les monstres [1] n'étaient autres que des figures humaines. Dieu avait interdit à son peuple de se tailler des idoles. La figure humaine dans la décoration du temple n'était pas moins sacrilèges qu'un veau d'or. L'art figuratif était proscrit du sanctuaire. Et cette interdiction ne se fondait pas seulement sur le risque d'idolâtrie chez un peuple primitif ; elle s'appuyait sur les mêmes raisons qu'invoquent aujourd'hui les tenants de l'art abstrait : « On ne repré-

1. « Là nous avons vu des monstres » (Nombres XIII, 34).

sente pas les réalités spirituelles. On ne peut que les évoquer. Les formes les plus propres à cette évocation sont celles qui sont les plus éloignées des formes corporelles. Aujourd'hui encore, ne sommes-nous pas saisis bien davantage par les lignes dépouillées d'une architecture cistercienne, que par les plus savantes figures de Fra Angelico ? La peinture et la sculpture ne peuvent être associées à la prière que si elles deviennent musique en se dépouillant de leur propre chair ».

Ainsi parlent les abstraits. Mais les figuratifs leur répondent : « Si l'art devait se dépouiller de toute chair, il se suiciderait. Réduite à sa ligne la plus nue, toute figure, même géométrique, est encore chose matérielle. Le génie de l'art n'est-il pas de spiritualiser la matière au lieu de l'anéantir ? Et n'est-ce pas le génie du christianisme ?

« En somme, vous avez deux mille ans de retard, poursuivent-ils. Vous en êtes restés aux prescriptions de la loi mosaïque : l'image des créatures n'est pour vous qu'une distraction par rapport au Créateur. Vous oubliez que Dieu s'est fait chair pour rendre son sens à toute chair ».

Depuis que Dieu s'est fait homme la figure humaine est au centre de l'Art sacré. C'est un visage qui nous accueille au porche des églises romanes ou des cathédrales gothiques, qui nous domine au fond des basiliques byzantines, et que va sculpter pour son autel domestique ce paysan chinois, le même, hélas ! que multiplie la fabrication stéréotypée qui n'est pas le monopole du quartier Saint-Sulpice ! Le même pourtant. Pourrait-on bannir ce visage de l'art sacré ? — Que tant d'œuvres d'art l'aient trahi ne prouve rien sinon la nécessité pour l'art d'une fidélité plus authentique.

La figure humaine est irréductiblement au cœur de l'art chrétien. Elle est sa plus frappante différence d'avec l'art d'Israël ou de l'Islam. Mais en elle l'art né de l'Evangile rejoint tous les arts sacrés du monde.

L'étude de la figure humaine est un lieu privilégié pour la connaissance de l'Art sacré. Et n'est-ce pas autour d'elle que le débat entre abstraits et figuratifs se cristallise ? Pour les uns toute déformation serait

un crime, pour les autres elle est une nécessité. Les uns et les autres trouvent de nombreux témoignages dans l'histoire de l'art.

En s'incarnant Dieu a résolu le problème mais pour lui seul. Pour l'artiste par le fait de l'Incarnation la difficulté ne fait que croître : le visage humain désormais ne doit pas être seulement un signe du divin ; il lui faut exprimer la présence de Dieu dans l'homme.

Dans le christianisme le visage de l'homme apparaîtra essentiel à la manifestation de Dieu. Avant lui, on a pu préférer d'autres moyens. La masse architecturale, celle des pyramides ou du temple d'Angkor, évoque une puissance qui domine la destinée humaine. Une simple pierre levée est signe vers l'Inconnu. Les taureaux dessinés sur les parois de la caverne d'Altamyra, ceux qui se dressaient au seuil du palais d'Assurbanipal, expriment la puissance mystérieuse de la nature. Mais l'animal sacré chez les Assyriens a pris face humaine. Et les plus belles des pierres levées, sont celles des îles de Pâques qui dressent contre le Pacifique de gigantesques visages sculptés dans le roc. Pour signifier le divin les monstres s'humanisent.

Avançons. Les monstres s'effacent devant le visage de l'homme. Mais ils semblent avoir laissé sur lui l'empreinte de leur difformité. Et d'ailleurs hommes et animaux n'expriment-ils pas le même cauchemar métaphysique ? Tel masque d'ancêtre d'une tribu de la Nouvelle-Guinée émane du même fonds de terreur sacrée que les symboles tauromachiques d'Altamyra, de Crête ou d'Assyrie. Un réseau de lignes serrées enserre la face grimaçante. La puissance monstrueuse de l'ancêtre est captée par le rite magique au cours d'une fête où du sang sera répandu. Nous trouvons ici un sentiment primitif du Sacré que le christianisme a rejeté dans l'ombre. Est-ce lui qui réapparaîtrait dans certaines œuvres modernes ? Malraux aime confronter les fruits difformes de ces arts sacrés avec certaines têtes de Picasso.

Ces formes schématiquement rappellent le visage humain. Mais par leur difformité caricaturale, elles évoquent un monde infrahumain :

bestial ? démoniaque ? Malraux définit le démoniaque « tout ce qui en l'homme aspire à le détruire ». En ce sens il y a des formes parfaitement démoniaques : chez tel monstre de Picasso tout ce qu'il y a d'humain a été complètement éliminé de la face humaine, devant telle sculpture surréaliste ou telle idole sumérienne on se demande : homme ou bête ? Peu importe, c'est un signe vers une force inconnue et aveugle, comme un Dieu qui serait la matière.

La ressemblance des monstres contemporains avec certains masques fétichistes n'est pas dans la forme seulement mais dans le style. L'art moderne par certains de ses aspects rejoindrait-il les formes les plus élémentaires du Sacré ? Une autre question se pose — et c'est celle qui commande notre exploration. L'art sacré n'est-il pas essentiellement déformateur ?

Dans les arts sacrés non chrétiens il y a bien des types de déformation. Du point de vue de leur signification religieuse on peut les réduire à deux catégories : la première est celle de la magie ; la deuxième, celle de la religion.

Dans les arts de type magique la figure humaine est violemment déformée par une puissance qui serait destructrice si elle n'était captée par des rites. Il y a des incantations pour apaiser les dieux comme pour charmer les serpents. Par sa stylisation l'idole évoque le charme des rites incantatoires, par sa difformité, l'horreur de l'aveugle pouvoir dont il faut conjurer les maléfices.

La déformation magique elle-même se subdivise selon deux aspects : un aspect démoniaque, la difformité, un aspect divin, la stylisation. Dans ce dualisme Roger Caillois [1] verrait sans doute une illustration de sa thèse sur « l'ambiguïté du sacré ». Mais notons que le démoniaque va décroissant à mesure que le sacré grandit.

Les arts sacrés des civilisations supérieures accentuent la stylisation, éliminent le difforme. Et s'il y a encore déformation elle n'appartient plus à l'ordre de la magie mais du style religieux : elle est proprement

1. *Le sacré*. Ed. des Presses Universitaires, 1952.

sacré : « hiératique ». Devant le mystère l'homme n'est plus en posture de défense mais d'adoration.

La créature en présence de Dieu s'immobilise. Le hiératisme est une immobilisation des formes. Et comme les formes naturelles sont essentiellement mobiles le hiératisme recourt aux formes géométriques : un bandeau rigide encadre le visage du sphynx.

A l'immobilité extérieure correspond un mouvement intérieur. Ce second effet se traduira par un allongement ou un élargissement des formes. Les bas-reliefs d'El Amarna sont des types très purs de cette déformation hiératique. L'allongement des membres n'altère pas l'harmonie du corps humain : l'exagération des traits du visage que prolonge la tiare suggère un élan surhumain sans rompre l'humaine harmonie.

Il y a dans l'histoire de l'art égyptien des hiératismes beaucoup plus accusés que celui des bas-reliefs d'El Amarna. Aton-en-Aton, le « roi ivre de Dieu » est presque un moderne, un humaniste : l'antique religion égyptienne a été allégée par lui du poids des rites morts. Et il s'avance dans le mystère : on dirait qu'il cueille les rayons divins. Nous sommes loin des pyramides.

Mais déjà le sphynx au bord du désert et les massives colonnades de la vallée des rois exprimaient un sens religieux purifié de la magie. En présence du mystère de Dieu et devant l'inconnu de son destin le sentiment qui dominait l'Egypte des Pharaons n'était pas la terreur mais l'adoration. Adoration muette et figée ! Dans la sérénité d'un visage humain le sphynx gardait le mystère de la divinité. El Amarna au contraire le prêtre du soleil, le prince Aton-en-Aton marche dans le rayonnement du Dieu avec une confiance qui eût paru à ses prédécesseurs sacrilège audace. Sa tête est dégagée du lourd bandeau de ses ancêtres ; elle s'avance comme celle d'un lutteur. Mais cette figure de proue est tendue vers une plus haute victoire : elle est espérance.

Dans les bas-reliefs d'El Amarna la figure humaine est à peine déformée et elle exprime ce qui la dépasse d'une manière jusque-là inégalée.

Les masques d'ancêtres canaques ne sont-ils pas très loin derrière nous ? Les plus beaux monstres sont moins expressifs de ce qui est plus grand que l'homme que ne l'est l'homme lui-même.

Après la leçon d'El Amarna on peut même se demander si la déformation hiératique est nécessaire pour évoquer la transcendance. Tout ce que le sacré a gagné n'a-t-il pas été autant de perdu pour la déformation ? Un art sacré est proche qui magnifiera la forme sans la déformer. La Grèce a trouvé le secret de cet art.

La Grèce a révélé les mesures du corps humain en révélant celle du beau. Métaphysiciens et poètes, les Grecs ont vu l'ordre de l'univers dans sa beauté. Platon voit dans la beauté elle-même, le principe de l'ordre universel ; et l'harmonie du corps humain a le pouvoir d'exprimer cet ordre et de signifier ce principe. Par sa beauté tout être manifeste sa communion avec tous les autres : il se montre en accord avec le monde et en même temps secrètement accordé à plus grand que le monde. Le beau, même charnel, est un transcendantal ; il a une aptitude intime à exprimer un au-delà : il a vocation pour le Sacré.

Voilà ce que Malraux a négligé — ou n'a pas vu. Dans les perspectives d'un humanisme de choc et de sang, le sacré ne peut être conçu comme une harmonie, il a autant d'affinité avec l'horrible qu'avec le beau. Les monstres dans lesquels il s'exprime sont la face tragique du destin, les signes accusateurs du désaccord de l'homme et du monde. Dans ce désaccord est pour Malraux la racine du sacré : l'angoisse en est le sentiment ; l'art sacré, cette angoisse incarnée [1]. La déformation tragique du masque serait donc essentielle ici ; on lirait l'action déformante du sacré à travers tous les arts du monde. Et voici le Parthénon rejeté dans le monde profane. La procession des Panathénées est une harmonie. Elle n'est composée que de rythmes humains, mais elle est belle. Et la beauté ici n'est pas tellement dans les visages : elle est dans tout. Il n'y a rien que de naturel. Nulle déformation dans le corps, même pas dans le vêtement : les plis tombent selon leurs lois. Ce sont les

2. Malraux, *Psychologie de l'Art*, II, 126. Skira.

formes humaines dans leur intacte beauté. C'est leur accord avec le monde. Et voilà le sacré.

Pour Malraux le sacré n'est qu'au prix d'un désaccord : il est le masque d'un destin tragique. Pour nous il est vrai qu'il y a désaccord : il y a péché. Mais le péché ne détruit pas la nature et son ordre que la grâce relèvera. Déjà la beauté de cet ordre est un reflet de Dieu ; « les créatures, comme le dit saint Thomas, par leur beauté manifestent la divine sagesse » [1]. Par le seul rythme de leurs formes les Panathénées nous mettent sur le chemin d'une beauté plus haute.

Les visages grecs parlent peu ; agissent peu. Ceux qui subsistent sur la frise du Parthénon n'ont pas la puissance expressive du masque d'Aton-en-Aton ou même du sphynx : un seul est vivant, celui de la première jeune fille qui va présenter son offrande. Qu'a-t-elle vu ? On n'approche pas la divinité sans effroi.

Pour un grec l'au-delà est chose horrible à voir ; la sagesse devant le destin est de fermer les yeux. Nous n'avions vu que la face apollinienne du Sacré ; la face dionysiaque et infernale demeure dans l'ombre mais la voici. Sur le marbre du Parthénon les yeux des autres jeunes filles sont sans vie. Le regard de celle-ci dit une horreur sacrée [2]. La procession des Panathénées évoque le plus grand que l'homme ; mais elle ne nous y mène pas. Le beau chemin s'arrête sur l'abîme.

L'Inde donne-t-elle un autre conseil que la Grèce ?

Sans aucune déformation, par la seule immuabilité, la tête de Bouddha est un visage du Sacré. La figure humaine en Asie a pour signifier l'au-delà un pouvoir inconnu des grecs. Le sourire énigmatique et les yeux clos de Bouddha semblent nier ce monde-ci pour un autre ou pour le néant.

Le visage de la Bodisatva est la splendeur d'une béatitude. Mais son ironie est moins humaine que celle de l'ange de Reims. Pourtant

1. *Co. in Is.*, I, V.

2. « Il serait intéressant de rapprocher ce regard horrifié de tel ou tel des masques de Picasso ou de *Céramique mystique* de Paul Klee » (Cf. *L'Art moderne*, chez Skira).

le rapprochement s'impose. La fleur de la spiritualité hindoue semble nous dire comme celle des cathédrales : le destin de l'homme est plus grand que l'homme. Il y a une différence. Pour le peuple des cathédrales ce destin surhumain n'est pas ailleurs : il est dans l'homme : et il y est vivant.

Rien n'est plus suggestif que de comparer un visage de Bodisatva avec une figure chrétienne. A Chartres, à Reims, à Strasbourg, comme à Florence ou à Rome — l'énigmatique au-delà signifié par le mince sourire devient chose vivante.

Le surnaturel n'est pas de l'éther : il a des muscles. Le Moïse de Michel-Ange est un saint de l'ancien testament mais il est fils de Michel-Ange ; il appartient à l'ère de l'Incarnation. Dieu s'est fait chair ; la grâce de Dieu circule avec le sang de l'homme. Et voici un homme nouveau.

Devant le Moïse de Michel-Ange comme en présence des figures de Chartres ou de Pise on assiste à la transfiguration du visage humain. De tout l'homme. La main, les muscles du bras, les volutes de cette barbe chargée d'orage, tout dit une puissance surhumaine.

Le sacré n'est plus un au-delà de l'homme : il est dans l'homme. Et l'art sacré est investi de ce redoutable pouvoir : manifester dans l'homme la vie divine.

Pour saisir la difficulté à son point crucial il faut que l'art sacré rencontre cette vie divine et humaine là où elle est dans sa plénitude : chez le Fils de Dieu fait homme. La figure du Christ est la croix de l'Art Sacré.

Puisque Dieu a pris figure humaine — la forme humaine est, semble-t-il, le meilleur moyen d'exprimer le mystère de Dieu. Pourtant saint Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origène s'opposent à la représentation du Christ sous la forme humaine [1]. Pourquoi ? Parce que la forme corporelle cache la Personne divine. Le mystère du Christ est spirituel : il ne peut être entendu que par l'esprit. Ce n'est pas en voyant

Jésus et en le touchant que les apôtres l'ont connu : c'est en entendant sa parole, comme nous, dans la foi.

Cependant le Verbe s'est fait chair : ses paroles ont forme et couleurs. Les paraboles ne pourraient-elles être illustrées ? Elles sont des images. Et l'histoire du Christ est une succession de tableaux : Dieu en se faisant chair est descendu comme le dit saint Bernard « jusque dans notre imagination ». Avec sa grâce nous pouvons imaginer Dieu. Nous pouvons donc le peindre. L'art chrétien sera cette grande parabole écrite par les artistes en marge de l'Evangile. Parabole vécue par l'Eglise, nourrie de sa vie, elle s'inscrira dans les figures de son culte, les formes et l'ornement de ses églises, elle sera l'orchestration de sa liturgie. Et au centre de la parabole il y a le visage du Christ.

Les premiers artistes chrétiens étaient habitués aux formes, aux styles du paganisme. De la même main qu'ils peignaient un Apollon ils interprétaient le Christ. Et cela se voit, même au tombeau de Galla Placidia qui serait selon Bréhier le premier monument de l'art chrétien [1].

La beauté corporelle n'est pas au niveau du mystère du Christ. Le corps humain peut être une gêne pour aller à Dieu. Pour dire la beauté intérieure du Christ la beauté du corps si elle ne lui est accordée n'est qu'une dissonance. Michel-Ange lui-même n'a-t-il pas été pris au piège ? Son Christ à la colonne est le prototype des « sulpiceries » contemporaines : parfaitement inexpressif, presque laid. La beauté du Christ ne peut être séparée de son mystère. Cet homme auprès d'une colonne est un homme quelconque. Et il a perdu l'humaine beauté pour n'avoir pas gagné la divine : il n'a pas de sens.

Devant ce Christ comme devant nos Sacré-Cœur de pacotille on se demande si l'ordre habituel des lignes ne doit pas être brisé pour être sauvé du vulgaire, du laid. Et l'on se tourne vers le Christ d'Assy. N'est-il pas autrement expressif du drame de la Passion ce corps indiscernable

1. LOUIS BRÉHIER, *L'Art chrétien*, 1926, Paris, éd. Henri Laurens. J'ai exposé mon avis sur ce point dans un article de la *Vie Spirituelle* (août 1951). En réalité le Christ du mausolée de Galla Placidia est un Apollon habillé en Christ. C'est de l'art profane sur un thème sacré.

du bois de la croix ? Déchiqueté, tordu comme un tronc d'arbre frappé de la foudre ; il ouvre de grands bras qui disent encore la puissance salvatrice ! Peut-être y a-t-il plus de vérité dans ce monstre — et plus de beauté — que dans le Christ de Michel-Ange. Mais est-ce bien la vérité du Christ ? Le corps ouvert comme une viande de boucherie, les jambes coupées, la tête écrasée font de cette charogne un instrument d'épouvante. L'aspect terrible du mystère est ici tout entier, mais l'admirable ? Ce n'est plus du sacré, c'est du sinistre.

Reposons-nous de cet horrible spectacle. Le Christ de Gauguin étend ses bras exsangues sur une paisible campagne bretonne. L'abstraction de la forme ne laisse pas d'exprimer la paix en même temps que le dénuement. Ce Christ est humain, un peu falot peut-être. Le drame disparaîtrait et rien ne resterait de sa grandeur divine si la tête n'était admirablement expressive de pardon et de paix.

Et ceci démontre aux artistes le danger de tenter une image du Christ sans respecter la forme humaine. Un peintre contemporain conscient de son impuissance à exprimer le mystère de Jésus se refusait à peindre son visage : « on ne peint pas la figure du Fils de Dieu ». Mais il avait peint son corps. Alors ? Il remplaça la tête par un triangle !

En vérité la figure humaine ne peut évoquer le mystère du Christ sans être changée. A tous les âges les artistes ont cherché le secret de cette transformation.

Pour conquérir son originalité, l'Art chrétien a exploité tous les arts. A l'Egypte et à l'Orient, il a emprunté la géométrie hiératique des formes sacrées. Le Christ de Baouit en Haute-Egypte, nous donne la même impression de transcendance que les christs des absides byzantines, celui de Monreale, par exemple.

Les techniques sont diverses : fresques à Baouit, Mosaïque à Monreale. Diverses les formes. Mais ici et là, on est conduit à un dépassement des techniques et des formes par un même mouvement.

A Baouit, les yeux grands ouverts, l'arcade sourcilière, le front, la chevelure, dessinent des zones concentriques qui nous entraînent dans une

sorte de spirale, enfin épanouie dans le nimbre circulaire. Le nimbe s'impose à Monreale comme à Baouit mais plus subtilement. Dans la mosaïque byzantine, le dessin est caché dans l'image. Et nous ne savons comment ce « Pantocrator », penché sur le monde, nous enveloppe. Cette main qui nous bénit, cette main qui offre le Livre, épousent si parfaitement le mouvement de l'abside qu'on ne songe pas à les en séparer. Et elles prolongent exactement le long regard sous la vaste chevelure en bandeau. Le cœur, les mains, le regard sont un message de tendresse. Sentiment humain ? Et si grandiosement associé à une immobilité monumentale qu'il évoque un au-delà de tout sentiment. On va au mystère de la Personne divine.

Au delà de toute psychologie humaine, l'Art chrétien, pour évoquer le mystère du Christ, a dû atteindre à une grandeur métaphysique. Cette grandeur n'est-elle pas en germe dans les arts sacrés qui ont précédé le christianisme ?

On retrouve des procédés identiques dans l'Art chrétien et dans l'Art aztèque. Ce ne peut être influence réciproque. L'allongement du nez dans un masque précolombien ou dans un Christ roman ne peut provenir que d'une même nécessité interne. Les formes ont un sens. Et si Rouault impose à ses christs le même allongement, n'est-ce pas pour signifier la même transcendance ?

Cette déformation hiératique n'est pas caprice. A vrai dire, elle n'est pas une déformation. C'est la nature qui déforme dans un visage contracté par la douleur : et c'est le hiératisme qui sauve la forme en lui imposant son dessin. Si l'Art n'était qu'imitation de la nature la beauté du Christ se perdrait dans sa Passion.

Merveille du hiératisme ! La face la plus ravagée est aussi la plus belle. Dans la peinture de la mort du Christ, l'art chrétien est allé au terme de l'horreur et il l'a dépassé. Plus que le Christ l'Isenheim, celui de Perpignan exprime l'intensité de la lutte, et l'horreur d'une bouche convulsée se cristallise dans la stylisation de ces lèvres. Le hiératisme

accentue la tension de toute la face : il la fait plus affreuse, et en même temps, il en fait saillir la surhumaine beauté.

L'art chrétien a eu toutes les audaces. La vérité de l'Incarnation et des souffrances du Christ a parfois revêtu la forme la plus hideuse et l'a transfigurée. Le Christ de Marcovaldo serait la bestialité même : cette masse de chair molle et malade, ce cou goitreux, cette face lourde, n'auraient plus rien d'humain s'ils ne rayonnaient le Divin. L'allongement des traits s'apparente au mystère des yeux exagérément fendus et clos sur leur douleur. Un nimbre doré enveloppe cette chair tuméfiée et son poudroiement sur elle est celui d'une gloire supra-terrestre.

Nul reflet divin ne sauve le Christ de Grünewald de l'abomination, mais la seule grandeur de la tragédie. N'est-ce pas dans la même orientation tragique que Rouault a cherché le mystère du Christ ? — Mais Dieu est au delà du tragique. L'angoisse humaine de Jésus se fond dans un abîme de sagesse. Le premier Christ de Rouault a l'œil hagard de ses clowns. Le dernier, celui d'Assy, serait désespéré si l'harmonie des lignes du corps ne rachetait par son hiératisme l'horreur de son œil exorbité.

Le monde moderne semble tenté par l'aspect le plus misérable de l'humanité du Christ. A ce Crucifié pâle et pantelant que peint Chagall, il ne reste rien, même plus la royauté de sa Croix, ce bois vermoulu qui est renversé au bord de la route. Et quand il se dresse au-dessus d'un monde indifférent, c'est comme un tragique mannequin : il n'est plus que le Prince du Fantastique.

Sommes-nous dans le profane ou dans le sacré ? Dans ces zones vagues, l'imagination fuit à travers une féerie qui l'amuse ou tombe dans le chaos. Quand le Christ apparaît, c'est à travers le prisme déformant d'une sincérité ambiguë. Est-ce le Christ que l'artiste a peint, ou lui-même? Même inspiré par la foi, le créateur n'est pas dominé par elle mais, semble-t-il, par la tyrannie de sa subjectivité. Ce que Germaine Richier a exprimé dans son crucifix, n'est-ce pas l'horreur des camps de concentration plutôt que celle de la Passion du Christ ?

Le Christ de Perpignan perdrait sa divinité si la beauté d'un visage humain ne nous portait au delà de l'horreur. Dans ce visage, quelque chose nous apparaît qui survivra à toute destruction. Ce gage d'éternité est absent du crucifix d'Assy. Les bras tragiques qui nous enveloppent sont impuissants à nous sauver : ils sont comme la matière : ils n'ont pas de visage. L'anthropoïde de Germaine Richier a un visage, mais tellement déformé qu'on ne le voit pas quand on regarde le crucifix de face ; et quand on le découvre l'horreur s'accroît : ce visage n'est pas humain.

Même défigurée par les outrages, la face humaine est une composante essentielle du drame de la Passion.

Mettons un anthropoïde sans tête à la place du Christ de Grünewald nous ne voyons plus dans le rétable d'Isenheim qu'une scène de terreur panique. Ne savions-nous pas, au moins depuis l'apparition des mosaïques de Ravenne, que pour dire les choses divines, l'art n'a pas de moyen plus subtil et plus fort que les lignes d'un visage humain ? C'est le réalisme de l'Incarnation.

Il est vrai, Dieu est bien caché dans la chair. Des yeux déshabitués de la foi ne savent plus le voir dans son image. Le sentiment d'exquise humanité que suggèrent les christs de Fra Angelico ne conduit au delà de l'humain que les chrétiens, il est surnaturel. Un sens rien que naturel de Dieu réagit plus spontanément à un monstre babylonien qu'à une forme grecque, même si la transfigure le miracle de Chartres ou de Reims. Shiva aux douze bras dansant au centre de sa roue de feu, parle plus haut que la Vierge de Reims.

Pour tous les hommes, le beau ouvre un chemin vers Dieu. Par sa perfection plastique, une Pieta comme celle du Vatican nous approche du mystère de la Passion. La tragédie — quand elle est celle de Dieu — est au delà du tragique : l'Amour domine le drame et l'harmonise. C'est pourquoi la beauté peut nous y introduire. Dans le Christ à la colonne, il semblait que la forme corporelle fut pour Michel-Ange un piège : et elle perdait sa beauté. Ici, au contraire, sa beauté affleure radieusement, mais dans la pénombre d'une atmosphère sacrée.

La beauté plastique aurait-elle ce pouvoir par elle seule ? D'autres « Pieta » qui ne sont pas plus belles nous émeuvent encore plus profondément. Le rétable de Villeneuve-les-Avignon — qui est d'une main inconnue — n'est pas moins savamment composé que le chef-d'œuvre de Michel-Ange. Mais la composition s'oublie ici plus vite. Les formes nous portent d'emblée au delà d'elles. Est-ce l'expression des visages ? Ceux de Jean et de Marie-Madeleine sont endoloris d'amour ; celui de la Vierge, dans sa gravité religieuse, exprime une plus profonde tendresse. Il y a ici plus de piété : le mouvement plus simple des plis enrobe une âme plus oublieuse d'elle. Comparons seulement les deux saintes faces. On n'en saurait voir de plus belle que celle du Vatican. Le profil y est réduit à cette ligne qui dit tout sans mouvement. Par la seule beauté d'une vie que la mort a figée, Michel-Ange accède au mystérieux triomphe d'un Dieu mort. Mais l'inconnu d'Avignon nous ouvre plus grand l'accès à ce triomphe en nous suggérant d'avantage la profondeur du drame humain. Cette face n'a pas l'impassibilité marmoréenne de celle du Vatican. Elle est toute labourée par la douleur ; ses yeux sont cernés de sillons : ils sont clos sur une tragédie ; et sa paix n'en est que plus grande. Dieu a laissé son empreinte sur cette chair : elle rayonne et les doigts qui l'approchent semblent jouer avec sa gloire...

André-Vincent

Le sens des faits

In memoriam : Son Excellence Mgr Duprat, O. P.

Il repose, depuis le 18 février, dans le cimetière de notre monastère de Saint-Hyacinthe, au milieu de ses nombreux frères qui l'ont précédé dans la tombe.

Grand et maigre, droit et vif d'allures, les années ne semblaient pas l'avoir touché. Bien rusé qui aurait deviné, sous cette tête grisonnante, l'âge respectable de 76 ans.

Un large sourire, un œil allègre, une parole rassurante, une main franche et paternelle qui s'empare prestement de la vôtre, voilà ce qu'admiraient chez Mgr Duprat ses frères, ses amis, ses invités. Esprit nuancé et cultivé, grand liseur et fin causeur, il savait animer une conversation et la maintenir sur le plan théologique ou social, quoique sa ferveur allât de préférence à l'histoire, à la littérature, même aux derniers exploits sportifs.

En contraste avec ce côté humain, se révélait une âme profondément religieuse et sacerdotale. Son éloquence lui venait de ses convictions religieuses et, sans être un orateur véhément, il savait intéresser, instruire, émouvoir, selon le procédé de l'Evangile.

Les postes de commande qu'il occupa chez les Dominicains, soit comme Supérieur à Québec ou à Prince-Albert, soit comme Prieur à Fall River, Mass., ou à Notre-Dame de Grâce lui ont permis d'affirmer ses principes religieux. Fervent des observances monastiques, il pratiquait ce qu'il enseignait. Soutenu par la contemplation et la prière il s'avançait vers les âmes pour leur déverser le trop plein de son cœur d'apôtre.

Devenu évêque de Prince-Albert, Sask., Mgr Duprat resta ce qu'il avait toujours été comme religieux, avec cette particularité que son dévouement prit les dimensions de son diocèse. Il se donna tout entier à cette tâche de pasteur. Prêtres et fidèles ont bénéficié de ses sages directives, toujours opportunes, jamais jansénistes, où se révélait l'esprit de l'Eglise qui est avant tout lumière et vie. Il n'avait que des amis, et ceux qui sont accourus nombreux à ses funérailles, malgré le vent, la neige et des routes impraticables. affirmaient bien haut leur attachement à cet évêque.

Cette page qui ne veut être qu'un modeste hommage au grand disparu avant que ne paraisse sa biographie que rédige le T. R. P. Pro-

vincial, cette page nécessairement incomplète — les journaux ayant signalé les grandes dates de sa vie — voudrait exprimer les regrets et les sympathies de tous les amis de Mgr Duprat et, d'une façon spéciale, de tous les lecteurs de la Revue Dominicaine.

La Direction

Le Sanctuaire de Notre-Dame du Rosaire et de Saint-Jude [1]

La visite de Son Eminence est pour nous tous un insigne honneur et une cause de très grande joie. Je suis certain d'exprimer vos sentiments en lui disant que nous le recevons non seulement comme un pasteur estimé et vénéré, mais aussi comme un père tendrement aimé, dont la présence est toujours désirée et la vibrante parole toujours appréciée.

Ai-je besoin de vous dire, Eminence, que vous êtes ici chez vous ? Vous l'êtes à bien des titres, mais particulièrement parce que vous avez été le principal artisan de l'établissement de ce nouveau sanctuaire marial dans votre ville archiépiscopale. Si nous sommes ici, s'il y a ici aujourd'hui un sanctuaire du Rosaire, c'est grâce à vous.

Les théologiens nous disent que Dieu récompense d'ordinaire ses fidèles serviteurs en leur demandant plus de sacrifices et un détachement plus grand, en leur fournissant des moyens parfois douloureux de l'aimer davantage et de travailler plus efficacement à sa cause. De même, semble-t-il, la meilleure récompense qu'un chef religieux puisse accorder à ses collaborateurs, ce n'est pas le repos ni les honneurs, mais l'action apostolique et les moyens de mieux travailler au salut des âmes et à leur propre sanctification.

En nous confiant cette chapelle, Eminence, vous nous récompensez à la manière du Bon Pasteur ; vous nous fournissez des moyens de mieux travailler au salut des âmes ; vous nous permettez de remplir plus fidèlement notre vocation dominicaine, dont l'une des principales caractéristiques est la dévotion et la prédication du saint Rosaire. Depuis plus de sept siècles notre Ordre a été constamment mandaté par l'Eglise pour répandre et prêcher cette admirable dévotion. Et nous entendons toujours au fond de nos âmes l'appel de saint Dominique à la fidélité à cette mission dont il a été le premier apôtre et le grand chevalier, l'appel aussi de tous nos frères aînés qui ont été de grands dévots de Notre-Dame du Rosaire, depuis le Bx Alain de la Roche, sainte Catherine de Sienne et saint Pie V jusqu'au Père Lacordaire et au Cardinal

1. Discours du T. R. P. Provincial des Dominicains, le 11 février, à l'occasion de l'inauguration officielle de ce Sanctuaire, 3980, rue Saint-Denis, Montréal.

Rouleau. Vous nous avez donné, Eminence, un moyen excellent de répondre à cet appel à la fidélité. Nous vous en exprimons notre vive gratitude.

Cette chapelle sera donc dédiée à Notre-Dame du Rosaire, et nous espérons qu'elle deviendra un lieu privilégié de dévotion mariale et plus particulièrement de la prière du Rosaire. Nous y tiendrons aussi périodiquement des exercices de piété en l'honneur de l'apôtre saint Jude et de saint Vincent Ferrier. Ces exercices favoriseront sans doute la dévotion à ces deux grands saints, mais avec eux et avec la Vierge du Rosaire, nous apprendrons à mieux prier Dieu. Appuyés de leur patronage et favorisés de leur secours, nous pourrons rendre à Dieu un culte plus fervent, plus digne, plus sincère et plus puissant. Car le culte des saints doit être ordonné au culte divin. Aussi trouverez-vous dans cette chapelle tous les moyens de sanctification et les exercices du culte divin que l'Eglise met à la disposition de ses enfants : la célébration de la sainte messe à des heures favorables, l'administration des sacrements, particulièrement l'Eucharistie et la Pénitence, la distribution de la parole de Dieu par des prédications appropriées aux besoins et aux circonstances.

Je viens de parler des exercices de piété en l'honneur de saint Jude. Eminence, c'est pour répondre aux pieuses sollicitations des fidèles et certainement aussi aux désirs de saint Jude lui-même que nous avons entrepris, il y a déjà quelques années, de favoriser et de diriger le culte à ce saint apôtre. Le patron des causes désespérées, le saint de l'impossible comme on l'appelle parfois, a déjà réussi à convaincre les plus hésitants parmi nous. Ceux qui redoutaient une dévotion trop sensible ou trop intéressée et même une déviation de la piété ont pu se rendre compte par eux-mêmes que saint Jude obtient en faveur de ceux qui le prient bien, non seulement des bienfaits extraordinaires de l'ordre temporel, mais surtout des grâces de sanctification, des lumières spirituelles, des grâces de conversion. C'est pourquoi nous avons voulu qu'un autel de ce sanctuaire du Rosaire fût spécialement dédié à saint Jude. C'est pourquoi aussi, avec votre permission, Eminence, cette église s'appellera désormais : Sanctuaire de Notre-Dame du Rosaire et de Saint-Jude.

Mes frères, vous viendrez souvent vous reposer l'âme dans ce sanctuaire, y prier Dieu par l'intercession de Notre-Dame du Rosaire, de saint Jude et de saint Vincent Ferrier. Grâce à la bénédiction et aux directives de Son Eminence, votre prière sera plus juste et plus sincère ; elle trouvera plus facilement accès auprès du cœur de Dieu.

Au nom de tous les religieux de cette maison, je remercie nos invités. Leur présence nous est très sensible. Elle nous permet de recevoir

Son Eminence d'une manière plus digne et plus chaleureuse. Je vous remercie profondément vous aussi, mes Frères, qui êtes venus si nombreux et qui êtes animés d'une piété communicative. Vous avez hâte d'entendre Son Eminence ; je lui cède la parole en lui exprimant notre commune gratitude.

Le 11 février 1954.

Suis-je le gardien de mon frère ?

La solidarité humaine est en voie de devenir un cliché, tant on a ergoté sur ce thème depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. Il devient urgent de lui restituer son sens authentique et de faire tomber les équivoques qu'ont créées et entretenues autour de ce thème les opportunistes à l'affût des engouements à la mode. Pour y voir clair il faudrait commencer par définir ce par quoi on reconnaît qu'un homme est socialement adulte, car lui seul est capable de véritable solidarité humaine.

Les A-Sociaux

Pour l'enfant normal de deux à quatre ans, les êtres qui l'entourent n'existent pas vraiment pour lui. Ils ne lui apparaissent pas encore comme distincts de lui. Il les croit à sa disposition, et les parents savent bien à quel point les enfants disposent d'eux, au rythme de leurs caprices et de leurs fantaisies. En ce sens, les psychologues disent que l'enfant est égocentrique. Son entourage n'a pas d'existence propre. Les êtres qui le constituent n'ont pas de droits, d'autonomie réelle. Ils n'existent qu'en fonction de lui. L'enfant à ce stade est *a-social*. Et tous les adultes qui n'ont pas dépassé ce stade d'évolution lui ressemblent. Ce sont les *égotistes* pour qui les autres n'existent que dans la mesure où ils en disposent à leur gré. Tous ceux qui échappent à leur contrôle ne sont rien pour eux. Autrui n'existe que dans la mesure où il peut être dominé et asservi. Ces gens peuvent parler de solidarité humaine, ils ne sont capables que d'exploitation humaine. Du point de vue socialisation, ce sont des primaires.

Les Anti-Sociaux

Tout adolescent, s'il est normal, passe par une phase de narcissisme aigu. Il se prend, pour une année ou deux, quelquefois plus, tragiquement au sérieux. Il dévalorise tout ce que jusqu'à présent il a adoré. Il s'en prend à tout symbole d'autorité. Durant ces mois très sombres il fait l'apprentissage de sa liberté, de son indépendance, de son autonomie.

Et le plus souvent pour y parvenir il adopte des attitudes extrêmes. Il veut secouer tous les jougs. Il pose à la suffisance. C'est l'âge de la révolte. Son drame, c'est qu'il n'est plus un enfant et qu'il n'est pas encore un adulte. Et dans son impatience de passer pour un adulte, il se grandit, il singe, il craint sans cesse de n'être pas pris au sérieux, d'être traité en enfant. Il est vite enclin à se déclarer incompris et persécuté par le monde des adultes. Aussi en groupe a-t-il tendance à faire preuve d'une extrême susceptibilité, à s'isoler dès qu'on paraît le négliger. Ce sont là pour l'observateur autant d'indices de son évolution psychologique. Mais qu'on présente ces traits à un âge plus avancé, qu'on vive toujours en marge de son milieu, qu'on soit encore un révolté à l'âge de trente ans ou plus cela devient un symptôme alarmant de retardement psychologique. L'adulte qui fuit les contacts avec autrui par peur de dispersion ou de compromission est un adolescent qui n'a pas mûri, qui n'a pas appris à vaincre sa peur d'autrui et dont la vie sociale est encore dominée par des instincts de défense. Beaucoup de nos solitaires ne sont que des isolés, nombre de nos réformateurs ne sont que des révoltés, comme souvent nos esprits dits avancés ne sont de fait que des retardés. Les anti-sociaux ne rêvent de solidarité humaine qu'avec eux pour centre.

Les conformistes

Socialement on peut ne pas évoluer ou encore on peut dévier. Les égotistes en ce sens sont des « pré-sociaux » tandis que les révoltés sont des « para-sociaux ». Les premiers n'ont jamais eu d'expérience sociale authentique ; les seconds n'ont eu que des échanges négatifs, ils n'ont été qu'en conflit avec autrui et ne trouvent place qu'en marge de leur milieu. Les conformistes eux sont des « pseudo-sociaux ». Tandis que les égoïstes et les révoltés ne cherchent au fond qu'à dominer leur milieu, à le réformer, les conformistes n'ont de désir que de se faire accepter de leur milieu. Mais les mobiles latents qui inspirent le conformiste dans ses attitudes sociales ne sont guère plus adultes. C'est par besoin qu'il est social. Il cherche le plus souvent en groupe des substituts, des évasions à ce qu'il devrait chercher et trouver à l'intérieur de lui-même. Autrui est un divertissement au vide de sa vie personnelle. Le révolté a peur d'autrui, le conformiste a peur de soi. Sous des dehors souvent de parfaite adaptation sociale, de grande facilité de contacts avec autrui, le conformiste est souvent un émietté qui a échoué une intégration quelque peu satisfaisante de sa vie profonde.

LES ALTRUISTES

Les altruistes sont rares. Autant que les adultes authentiques. Car pour être socialement un adulte, il faut avoir réussi à vaincre ses anxiétés latentes, avoir triomphé de ses instincts de défense et être parvenu à *accepter autrui avec tout ce qui le fait autre* : son âge, son sexe, sa culture, sa religion. Et cela n'est possible que le jour où quelqu'un a réussi à s'accepter soi-même avec tout ce qui le fait un être absolument unique : son tempérament, ses possibilités, ses limites, son passé, sa propre prédestination. Alors il devient ouvert à autrui. Non plus seulement par besoin, en quête de support, mais par dévotion à autrui, en quête d'occasions d'échanger avec lui. Plus autrui lui est autre, plus il est attiré, plus il y voit des possibilités d'échanges, jusqu'au jour où l'altruisme par un dépassement atteint à l'héroïsme, où il n'est plus question d'échanges avec autrui, ni même de donner à autrui, mais de se donner à lui. Le seul altruiste authentique est celui que la « charité presse », pour qui la solidarité humaine n'est plus pensée en termes de droits et de devoirs, ni même de mutuelle dépendance, mais de communion au même Amour transcendant.

Ainsi nous relatent les Saints Livres : A Caïn qui dans le livre de la Genèse insolemment demande : « Suis-je le gardien de mon frère ? » Dieu lui répond en saint Jean : « Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu », et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur ».

Bernard MAILHIOT, O. P.

« Le développement psychologique de l'enfant »

Sous ce titre, Mme Thérèse Gouin-Décarie vient de publier ses causeries données à Radio-Canada, saison 1952-1953 [1]. Le programme en est vaste : on y suit le déroulement de la destinée du petit de l'homme, depuis sa vie intra-utérine jusqu'à l'acquisition définitive, vers l'âge de 10-12 ans, des ressources et des traits qui feront désormais progressivement de lui l'adulte qu'il est appelé à devenir.

Or Mme Gouin-Décarie a su accomplir avec une maîtrise parfaite la tâche qu'elle s'est imposée. Le lecteur qui, sans initiation psychologique particulière, parcourra cet ouvrage, y découvrira tout un monde dont il était loin de soupçonner la richesse et la complexité. Et bien loin d'éprouver la désorientation et le sentiment d'impuissance que ne manquent pas de lui infliger habituellement les travaux scientifiques, il goûtera au contraire un véritable plaisir à lire ce petit livre sobre et attachant, qui est pourtant, lui aussi, un ouvrage scientifique.

1. Fides, Montréal, 1953. 20 cm. 177 pages.

Car il n'est aucun avancé en ce travail qui ne repose sur des recherches rigoureuses et prolongées, menées par les maîtres de la psychologie de l'enfant, tels Gesell, Piaget, Spitz et tant d'autres. Les résultats de ces recherches, présentés le plus souvent sous une forme austère, et pratiquement inaccessibles au profane, apparaissent dans l'ouvrage de Mme Gouin-Décarie sous un jour si clair, et d'une lecture si facile, qu'ils ne laissent guère soupçonner le travail immense qu'a dû s'imposer l'auteur pour en arriver à une présentation aussi simple et aussi vraie.

Par ses travaux personnels en effet, Mme Gouin-Décarie a su s'assimiler de façon originale les découvertes de la psychologie de l'enfant ; mais surtout, elle en a réussi une intégration solide, qui veut situer à leur vraie place les éléments divers de ce domaine encore si accidenté, leur conférant ainsi leur signification décisive dans l'unité du développement psychologique de l'enfant.

Pour être une œuvre de vulgarisation par conséquent, le travail que nous offre Mme Gouin-Décarie n'en demeure pas moins hautement scientifique. Et profondément humain aussi. L'auteur possède en effet un don enviable d'adaptation et de présentation. Sa langue est irréprochable, et sa phrase ne manque jamais de souplesse ni de clarté. Mais par-dessus tout, on sent tout au long de ce livre la présence de l'auteur, qui est une mère à qui ses enfants « ont appris ce que ni les livres ni les laboratoires ne sauraient révéler ».

On ne saurait trop recommander la lecture de cet ouvrage de haute vulgarisation scientifique et d'une si belle tenue. Les parents et les éducateurs n'auront désormais plus le droit d'ignorer certains facteurs d'importance capitale dans le développement psychologique de l'enfant. Ils ne seront d'ailleurs pas les seuls à tirer profit de cet ouvrage, unique en son genre dans notre littérature scientifique canadienne adressée au grand public : le méditera avec intérêt quiconque sent encore en lui-même à certains jours l'enfant qu'il fut et s'interroge sur les dynamismes qui ont fait de lui l'adulte qu'il est aujourd'hui.

A.-M. Perreault, O. P.

« Hymnes, Isabelle » de Georges Cartier

« Hymnes, Isabelle » [1] s'ouvre avec un poème au souvenir, le plus beau du recueil, peut-être :

Un livre de poésie est une sorte de manne ou le poète a mis ensemble ses plus précieux instants de vie. On y entre comme dans un

1. Aux Editions de Muy, Montréal, 1954.

temple nouveau, avec par la main une âme étrangère, qui voudrait se faire amie. Il ne reste plus aux lecteurs attentifs que d'écouter parler cette âme et d'accorder leurs pas à la musique des siens.

En lisant les poèmes de Georges Cartier, on a cette vive impression d'entrer dans un monde nouveau où chacun des paysages fait surgir en soi de vieilles images d'enfance. Où des yeux vont pleurer *leurs anciens regards*.

> *Te souviens-tu, ma bien-aimée, de ce soir originel*
> *de notre amour, soir initial et premier où*
> *en expiation de mes fautes je reçus ton être*
> *craintif pour l'offrir à mon Seigneur !*

« Te souviens-tu », il y a dans ce mot tant de choses oubliées qui vont monter à la mémoire ! Il y a l'écho de quelques ferventes prières comme en adressait le poète Tagore à son Seigneur. Mais bien que le poète se livre à tant de repentirs devant *ses fautes anciennes*, il est impossible de conclure à son péché ; l'âme qui se détache de ce chant montre une trop grande force.

Plus loin, le poète rêve à la façon baudelairienne de partir vers *de grands édens blancs* où cette femme serait *et le ciel et la terre et la mer.* Tout ça dans une grande pureté d'images. Une expression transparente et fluide comme l'eau.

La grandeur de l'amour chez Cartier nous rappelle souvent certains beaux vers d'Eluard. Il y a cette étonnante simplicité du symbole qui désarme aussitôt le lecteur. Une irrésistible fascination. Encore, qui ne sentirait sur sa poitrine cette exquise *ombre de bonheur grande comme une main* ? Mais que de mélancolie dans cette ombre !

Voilà de beaux hymnes qui font tant de bien au cœur parce qu'ils ont à la fois l'âme d'une prière et l'âme d'un magnifique chant d'amour.

Avec « Isabelle », dans la seconde partie du volume, on ne retrouve plus ce calme, cette certitude, qui dominaient dans Hymnes. Ici, le thème tourne autour d'une âme inquiète, dont les péchés de la vie ont sali les songes. Il y a Gilbert, il y a Simon et François, tous ces personnages qui jadis ont fait partie de cette âme avec chacun son rôle à jouer.

Aujourd'hui, cette âme est triste, n'ayant plus ses premiers jouets d'enfant. Et le cœur a froid. C'est la solitude amère et difficile. C'est le regret des ciels d'antan. *Le cœur a mal dans sa solitude.*

Puis le péché, c'est les mouches qui viennent souiller le regard des songes. L'enfance. Après, ce sera la honte d'une solitude stérile. Pourtant, il n'y a plus de retour sur le passé. Plus de réhabitation possible

de ce vide. Et l'âme ira jusqu'à tuer ses rêves qui l'accablent obstinément, cherchant en vain un sortilège de liberté. Elle est même lasse des mots, lasse des supplications. Mais les rêves reviendront toujours creuser l'amertume de ses nostalgies.

De ces deux pièces, notre préférence va d'emblée à la première. Car là, dans « *Hymnes* », les sentiments sont peut-être plus à fleur de peau, plus près de tous, et la simplicité de la forme plus fascinante ; mais la trame idéologique est plus forte dans ce drame de la seconde partie.

Si Georges Cartier s'évade de ce romantisme d'adolescent, s'il raffermit davantage la couleur des rythmes et la structure du vers, il nous donnera une œuvre plus digne encore de sa vocation certaine de poète. Nous l'attendons avec intérêt dans une prochaine tentative.

Gatien Lapointe

Un alerte vétéran de l'Eglise de France : Pierre l'Ermite

Mgr Edmond Loutil, curé de Paris ; Pierre l'Ermite, journaliste

A le voir marcher, ou plutôt glisser à petits pas menus, le bras en avant comme pour écarter d'invisibles obstacles, on le croirait fragile ; et il est bien vrai que ses amis lui imposent des précautions contre lesquelles il se révolterait volontiers. Mais voyez-le monter en chaire prendre place comme à son poste de commandement, et dominer aussitôt l'auditoire qui emplit sa vaste église : vous serez émerveillé. Lucidité de l'intelligence, fidélité de la mémoire, sens de l'à-propos, fermeté du geste, finesse de l'esprit, grâce du sourire, rien ne manque à ce nonagénaire, qui devrait succomber sous le poids des ans, du travail, des soucis, et des honneurs. Mais on n'a pas pour rien, vers vingt-sept ans, choisi le pseudonyme de *Pierre l'Ermite :* l'action apostolique appuyée sur le roc. C'était tout un programme ; ce programme on y est fidèle en 1953 comme au jour lointain de l'ordination.

Soixante-cinq ou soixante-six ans de ministère sacerdotal, soixante-trois ans de collaboration hebdomadaire au journal *La Croix*, soit plus de 3 000 articles répandus à travers le vaste monde, faisant certainement de Pierre l'Ermite le journaliste le plus connu de notre planète : voilà sa carrière.

Comment s'étonner que son dernier anniversaire lui ait valu en une semaine plus de 10 000 lettres ? Et combien diverses, si l'une, très modeste et sentant le poisson, venait de l'Ile Saint-Pierre, tandis que l'autre,

magnifique et paternelle, venait du Vatican, écrite tout entière de la main du Souverain Pontife.

Pareillement, à la messe jubilaire assistaient fraternellement les plus humbles paroissiens, un Ministre, le Président du Conseil Municipal, des parlementaires, des journalistes éminents, qui sais-je encore ? Et, bien entendu, c'est le R. P. Gabel, rédacteur en chef de *La Croix* qui prononça le sermon de circonstance.

Mais il me semble deviner d'autres présences. Là-haut tous ceux qui, au cours de ces soixante dernières années, ont été ne fût-ce qu'un jour, un instant, les paroissiens de l'abbé Edmond Loutil : maraîchers ignorants de Saint-Vincent-Paul-de-Clichy, hommes d'affaires et lorettes de la Trinité, artistes de Saint-Roch (paroisse de la Comédie Française) ; aristocrates et grands bourgeois de Saint-Pierre-de-Chaillot ; menu peuple, petit bourgeois, pègre lamentable, artistes célèbres, ratés et filles de joie, de Saint-Jean-de-Montmartre (paroisse du Moulin Rouge) ; et de nouveaux financiers, ingénieurs, intellectuels, gros bourgeois, aristocrates de Saint-François-de-Sales ; jeunes et vieux, hommes et femmes, pères de famille et célibataires, mécréants, dévergondés, indifférents, médiocres, apôtres, riches et misérables, infirmes, malades, moribonds, combien ont reçu du jeune vicaire, du curé dans la force de l'âge, du prélat chevronné, la parole consolatrice, le conseil salutaire, l'onction suprême et la dernière absolution ! Des noms, il pourrait en citer des centaines peut-être. Un seul suffira, celui de cette extravagante et géniale Sarah Bernhard dont la petite-fille, naguère, lui léguait le crucifix.

Et ceux qui depuis soixante-trois ans ont lu l'article dominical de *La Croix*, croyez-vous qu'ils fussent absents, il y a quelques semaines, au jubilé de Pierre l'Ermite ?

Le jour, tardif, nous l'espérons, où il se présentera là-haut, les trois coups de hallebarde frappés sur le sol par un suisse empanaché, sera bien inutile, pour lui faire ouvrir les lourdes portes du Ciel ! Un geste y suffira : celui d'une pauvre fille, d'un vieillard grelottant, ou d'un mécréant repenti qui aura rencontré sur sa route l'abbé Loutil, pêcheur d'âmes.

La Charmondière

Un hagiographe : Gaëtan Bernoville

Il y a quelques mois, à un court intervalle, le Saint-Siège et le Gouvernement français rendaient à Gaétan Bernoville un double hommage, mérité entre tous : l'un le faisait Commandeur de Saint-Grégoire ; l'autre Chevalier de la Légion d'Honneur. Quelques semaines plus tard, ses

amis, dont sauf erreur, deux ambassadeurs, lui exprimaient, au cours d'un banquet délicat et chaleureux, leur joie et leur fierté. Béarnaises, françaises, catholiques, ces agapes furent telles que pouvait le souhaiter le parfait lettré, l'écrivain généreux, le novateur hardi qui, depuis plus de quarante ans, n'a jamais travaillé que pour son petit pays, sa grande Patrie et l'Eglise.

Novateur hardi, on l'oublie un peu trop, celui qui fonda la revue *Les Lettres*, y accueillit les talents inconnus aussi bien que les aînés déjà célèbres, y institua de généreux débats et s'y prit parfois aux maîtres prétendus. Novateur aussi, celui qui fonda cette *Semaine des Ecrivains catholiques* où, dans un commun amour des Lettres françaises, pouvaient s'affronter ceux qui avaient suivi le premier *Sillon* et les tenants de *l'Action Française*. D'autres ont, depuis, élargi son œuvre, l'ont adapté à des besoins nouveaux ; peut-être ont-ils, parfois, donné à cette relève un caractère excessif d'invention ou de conquête.

Les regrets de Bernoville — il ne pouvait pas ne pas en éprouver — demeuraient silencieux ; il ne s'effaça que pour se consacrer à une entreprise magnifique. Tout jeune encore, toujours curieux de l'actualité vivante, il se tourne vers le passé, pour refaire ce qu'il appelle *l'Itinéraire spirituel de la France*. Tantôt il l'a fait seul, derrière ces grands fondateurs que furent un Augouard et une Mère Javouhey, le R. P. Bonhomme, le Père Caracoïs et Amélie de Vialar ; tantôt il dirige une équipe de spécialistes pour poursuivre l'histoire des *Grands Ordres Religieux*. Personnellement, il en est, pour le moins, à une bonne trentaine de volumes. Quand on songe à ce que ses enquêtes exigent de voyages dans le temps et l'espace, on demeure confondu d'un pareil labeur. Sa facilité, d'ailleurs, ne tourne pas à la hâte, encore moins à la négligence, pas plus que ses hagiographies à l'image pieuse et fade. Son bon sens, son esprit critique sont toujours en éveil, et quand il nous introduit au « surnaturel », il ne le fait pas en naïf. Sa foi n'en est que plus persuasive.

Ainsi aura-t-il édifié un véritable monument. Cela sans fracas, presque dans le silence. Il ne sollicite pas, il brigue moins encore. Il ignore les moyens de parvenir et s'en remet à la Providence du succès de son œuvre. Cela lui vaut l'estime et l'amitié des vrais connaisseurs d'hommes : un Léon Bérard, par exemple et un Jean Calvet. De tels garants répondent d'une œuvre et d'un homme.

La Charmondière

L'esprit des livres

Jeanne MORET — « L'Immaculée Conception ». 56 pages.
Philippe de ZARA — « Marie et l'Islam ». 32 pages.
Dom Jean-Marie BEAURIN — « Notre-Dame des Psaumes ». 32 pages.

Les excellents tracts du Centre marial canadien se suivent avec une régularité digne de tout éloge. Le plus bel hommage, parce que doctrinal, qu'aura reçu la Vierge de ses enfants du Canada, en ces dernières années, sera sûrement cette série d'études mariales que M. Roger Brien a lancée, il y a déjà quatre ans.

Dans *L'Immaculée Conception,* Jeanne Moret nous donne la définition de ce dogme, expose l'enseignement des Pères et les opinions des Docteurs de l'Eglise orientale et de l'Eglise romaine. Elle nous décrit dans un fort beau chapitre : *un siècle de piété à l'Immaculée.*

Dans *Marie et l'Islam,* Philippe de Zara nous montre l'honneur rendu à Marie dans le Coran et le développement de son culte chez les musulmans. « Tu seras la Dame des femmes du Paradis après Marie », aurait dit Mahomet sur son lit de mort, à sa fille chérie Fatima. Et voilà que la Vierge apparaît à Fatima. Est-ce le signe d'une invasion prochaine de la Vierge en pays musulman ? Il est juste de l'espérer.

Le dernier tract, no 46, a pour titre : « *Notre-Dame des Psaumes* ». Dom Jean-Marie Beaurin analyse le psaume VII et nous en révèle toute la profondeur mariale. Les mystères du Rosaire trouvent ici leur source première et l'auteur l'exploite avec une audace qui plaira beaucoup aux amants de la Vierge.

Ces tracts marials, s'ils sont destinés à éclairer la piété des fidèles, sont aussi recommandés aux prédicateurs que l'Année mariale exhorte à clamer haut les grandeurs de Marie. Sans elle à qui irions-nous ?

A. L.

Lionel GROULX — « Pour bâtir ». Editions de l'Action Nationale, Montréal, 1953. 23 cm. 216 pages.

Au début de sa carrière d'écrivain, soit en 1916, l'abbé Groulx nous donna « Les Rapaillages ». Evocations bucoliques des menus faits de notre vie canadienne où jaillissait une poésie originale et pure. On appelait ça, dans notre candeur d'adolescent, les contes de l'abbé Groulx. Quel écolier n'a récité ou appris pour sa joie personnelle *Les adieux de la Grise, L'Heure des vaches,* et... sans sentir la nostalgique beauté de « la chanson des choses ». Dans cette œuvre il nous donnait alors la primeur de sa première excursion dans le passé. Sous sa plume enjouée et vive, « Les petites choses de notre histoire » devenaient grandes et conquérantes.

Devenu septuagénaire, sans n'avoir jamais déposé les armes de l'historien, il offre aujourd'hui à ses lecteurs de nouveaux *rapaillages pour bâtir.* Après avoir, durant plus de cinquante ans, « travaillé, creusé, fouillé,

bêché ne laissant nulle place où la main passe et ne repasse », il *rapaille* les pierres de son champ, celles que les années et la sagesse ont remuées avec le plus d'amour et d'âpreté, et il les offre à la jeune génération pour l'édification d'une véritable cité canadienne-française.

Cette fidélité au passé, quoique discutée, il la défend avec l'ardeur et la vision d'un homme qui aime sincèrement son pays. Il l'expose et la développe en tenant compte des nuances et des progrès d'un monde toujours en évolution et si le sociologue refuse parfois de le suivre, il lui saura quand même sûrement gré d'avoir signalé les écueils et les difficultés qui menacent notre croissance ethnique et religieuse.

Si le chanoine Groulx lance des pierres aux attardés dans « Sommes-nous isolationnistes ? » aux novateurs dans « Professionnels et culture classique » ; aux catholiques émancipés dans « Catholicisme et action nationale » ; aux femmes modernes — quelle singulière audace — dans « Restez femmes » ; s'il justifie son action religieuse et sociale dans « Au soir de mon cinquantenaire de sacerdoce », il n'en reste pas moins vrai que toutes ces pierres de choix qu'il offre aux jeunes *Pour bâtir,* les architectes de notre destin les utiliseront, mais les placeront-ils à l'endroit désigné par notre grand historien ?

Qu'il me soit permis, pour terminer, de reprendre en le défigurant quelque peu, un vers que cite Son Eminence le Cardinal Léger dans le touchant discours-préface qui ouvre le livre, et dire au Chanoine Groulx :

« *Quand vous ne chanterez plus, nous vous écouterons encore* ».

Antonin Lamarche, O. P.

En collaboration — « Problèmes humains du travail ». Les Presses Universitaires Laval, 1953. 23 cm. 160 pages.

Rapport du huitième Congrès des Relations industrielles. Le but de ce volume est de prolonger les bienfaits de ces conférences dont l'intérêt est d'extrême actualité. Qui peut aujourd'hui se désintéresser de la classe ouvrière ? C'est elle qui mène le monde.

En collaboration — « Ceux qu'on prie dans le secret ». Editions du Bon Père Frédéric, Trois-Rivières, 1953. 22.5 cm. 184 pages.

Cette série de dix-neuf biographies des fondateurs de l'Eglise canadienne a la saveur de *La légende dorée.*

Le Père Onésime Lamontagne, O. F. M., compilateur des différents travaux, écrit en avant-propos : « Les canadiens... n'oublient pas leurs glorieux devanciers dont on a posé la candidature à la sainteté officielle. Ils recourent à leur puissante intercession. Surtout depuis la pastorale collective de 1942 sur la glorification des fondateurs de l'Eglise au pays. Peut-être les exigences canoniques et l'éloignement de Rome, plus le voisinage anglo-protestant et notre tempérament nordique, certainement notre jeunesse nationale ont-ils créé ce climat d'indifférence antérieur au document épiscopal. Il faut se réjouir de l'enthousiasme présent au sujet des

causes de Béatification. C'est là un signe de maturité en même temps qu'un moyen pratique d'élever les yeux au ciel. La compilation que voici contribuera un peu à la prise de conscience commune de la sainteté de l'Eglise canadienne et des démarches entreprises pour l'auréolement de ses héros spirituels. On admirera en eux les caractéristiques de la sainteté énumérées par le Bon Père Frédéric : vues surnaturelles sublimes, courage invincible, œuvres immortelles ».

Un tel livre devrait se trouver dans tous nos foyers. La lecture de *Ceux qu'on prie dans le secret* permettra à tous de cultiver les hautes vertus des ancêtres. Grâce à ces vertus, notre peuple survivra en tant que nation catholique et française.

Elie Goulet

Jean Bruchési — « L'Université ». Collection *Culture Populaire*, no 8, Université Laval, Québec, 1953. 19 cm. 120 pages.

Du 26 au 30 mai 1952, s'est tenue à Québec, à l'occasion du Centenaire de Laval, la neuvième Conférence Hazen où étaient présents une cinquantaine de professeurs représentants neuf universités de langue anglaise et trois de langue française. Un de nos intellectuels les plus distingués et les plus « atomiques », M. Jean Bruchési, y prononça quatre remarquables conférences qui orientèrent heureusement les débats. On y trouve : 1. — Origine et évolution de l'Université ; 2. — Université, religion et culture ; 3. — l'Université au sein de la nation ; 4. — L'Université canadienne. Etude bien conduite à laquelle il sera bon de se référer pour réorganiser l'enseignement en vue des besoins de notre temps.

A. L.

Arnold J. Toynbee — « Le Monde et l'Occident ». Desclée De Brouwer, Paris, 1953. 19 cm. 186 pages.

Le grand historien anglais Toynbee publie sous ce titre une série de conférences données à la B. B. C. en 1952. Ces pages se présentent comme une sorte de compte-rendu abrégé du diagnostic détaillé porté par l'auteur dans les derniers volumes de "A Study of History" sur la situation de l'Occident en face du reste du monde. Servi par sa connaissance inégalée de l'histoire universelle, l'auteur essaie de dégager la signification et l'orientation des rencontres successives de l'Occident avec la Russie, l'Islam, l'Inde et l'Extrême-Orient au cours des siècles derniers. Vision d'une ampleur vertigineuse, qui ne peut que fournir matière à sérieuses réflexions de la part de ceux que n'hypnotise pas la peur d'une guerre atomique éventuelle et qui ont encore foi au destin de la civilisation occidentale.

Le lecteur trouvera, en guise d'introduction à ce beau livre, un long essai de M. J. Madaule sur « La pensée historique de Toynbee ». L'appréciation bien informée et nuancée de M. Madaule, qui formule un jugement sympathique pour l'auteur et à la fois incisif et compréhensif à l'égard de son œuvre, initiera avec autorité à l'œuvre de Toynbee ceux qui ne la connaîtraient pas suffisamment.

Louis-Philippe AUDET — « Ceux qui nous servent ». Editions de l'Erable, C. P. 183, Haute-Ville, Québec. 24 cm. 190 pages.

Il y a un art de présenter les animaux — et les hommes aussi — qui, d'avance, les rend attachants et sympathiques. M. Audet possède cet art et en use avec un raffinement digne d'un Buffon ou d'un Claude Mélançon.

Chaque animal nous est présenté dans la lumière de l'Histoire, de ses particularités zoologiques et surtout, ce qui m'enchante et m'attendrit, dans son « milieu littéraire ». Même les rats et les souris, dans leur utilité négative, deviennent de « charmants voisins ».

D'un style simple, clair et vif, « Ceux qui nous servent » comblera la curiosité des jeunes, leur apprendra l'art de la description, et rajeunira les vieux. Un livre pour tous. Une charité pour les animaux.

A. L.

Françoise GAUDET-SMET — « M'en allant promener ». Librairie Beauchemin, Montréal, 1953. 21 cm. 162 pages.

S'en allant promener en Suède, fin d'août 1948, Madame nous dit, à son retour, ce qu'elle a vu là-bas d'un œil averti qui sait mesurer les choses et explorer leur âme. Les richesses de détails que seule l'intuition féminine sait voir et exprimer en un luxe d'images et de mots font de ce récit un documentaire plein d'intérêt et surtout très original.

Pour connaître la Suède, aussi pour apprendre à penser, à voyager, à écrire sans ennuyer, il faut lire *M'en allant promener*. Un livre débordant de vie et d'intelligence comme son auteur.

A. L.

Thomas MERTON — « Quelles sont ces plaies ? » Desclée De Brouwer, Paris, 1953. 20 cm. 92 pages.

La réputation de Thomas Merton n'est plus à faire. Les lecteurs qui ont goûté « La nuit privée d'étoiles » et « Sentences de contemplation » aimeront cette biographie de sainte Lutgarde d'Aywières, moniale cistercienne du XIIIième siècle. Cet ouvrage est d'ailleurs le premier écrit par Father Louis après son entrée à la trappe. Il y adopte un genre qui peut ne pas plaire aux esprits férus de disciplines historiques, puisqu'il se propose moins de fournir une reconstitution historique qu'une présentation adaptée de la « Vie de sainte Lutgarde » de Thomas de Cantimpré, ce Dominicain du XIIIième siècle lui aussi, et qui a laissé une réputation de chroniqueur honnête et d'écrivain aussi édifiant que savoureux. Ceux qui cherchent leur bien spirituel en grande simplicité recevront de la lecture de ce livre la même édification et consolation que les bonnes âmes médiévales auxquelles s'adressait le bon Thomas de Cantimpré, tout en jouissant du style et de la composition de Thomas Merton qui, lui, est bien du XXième siècle.

Etienne Fougeron. — « La Beauce ». *L'Ame d'un Pays de France* (Poèmes). Lettre-préface par Henry Bordeaux. Au Pigeonnier, 14, Place des Halles, Chartres, France. 17 cm. 92 pages.

Ce recueil évoque, en des accents plus bucoliques que lyriques, l'âme forte et généreuse d'une région de France. Plaine uniforme, créée pour la culture et non pour l'alpinisme, la Beauce française ressemble beaucoup à la Beauce canadienne, ou encore à nos régions agricoles des comtés Montcalm, Assomption, Joliette. La poésie jaillit du sol, du travail de ses habitants, de diverses coutumes, de son immensité territoriale qui l'apparente à la mer. Un peuple heureux y vit paisiblement. Il vient de se trouver un nouveau chantre en la personne de Monsieur Etienne Fougeron. Sous la forme classique des vers se meut, en toute liberté, l'inspiration riche et pure d'un poète qui aime tendrement son pays.

A. Lamarche, O. P.

N. D. Poinsenet — « Sous la motion de l'Esprit : Anne de Guigné ». Casterman, Tournai, 1953. 20 cm. 198 pages.

Cette biographie pourrait presque se présenter comme une thèse. L'auteur veut y montrer à quel point une enfant peut se sanctifier sous la motion de l'Esprit-Saint. Morte âgée d'à peine onze ans, Anne de Guigné a eu le temps, durant une vie si brève, d'effectuer les renonciations et les gestes d'amour qui devaient l'amener à un degré de perfection nettement extraordinaire à un âge si précoce. Il faut remercier l'auteur de nous avoir présenté cette « Vie » avec la même simplicité que l'a vécue cette enfant prédestinée. Le lecteur n'a pas à craindre ce style lamentablement doucereux qui a déjà défiguré tant de ces histoires d'enfants supposés extraordinaires. Ce livre se recommande au contraire par sa sobriété et sa vigueur, pour son accent de franchise et son tact dans la reconstitution de cette vie d'enfant. Même les esprits les plus exigeants y trouveront leur profit.

Marie-Gabriel Perras — « Message de Mère Marie-Léonie Paradis, Fondatrice des Petites Sœurs de la Sainte-Famille ». Apostolat de la Presse, Sherbrooke, 1953. 21.5 cm. 205 pages.

Ce livre est solidement étoffé des résultats du procès informatif diocésain concernant la Mère-Léonie. Si la présentation matérielle de cet ouvrage est quelque peu austère, le contenu, lui, mérite une lecture attentive. En une suite de conférences, le R. P. Perras expose la vie de Mère Marie-Léonie moins comme une biographie méthodique que sous la forme d'un itinéraire spirituel de la Fondatrice des Petites Sœurs de la Sainte-Famille. L'auteur peut ainsi insister davantage sur l'aspect proprement surnaturel de la personnalité de Mère Marie-Léonie, atteignant ainsi d'emblée l'objectif qu'il s'est proposé, de faire mieux connaître et invoquer celle qui montera vraisemblablement un jour sur les autels.

René Ouvrard — « Débâcle sur la Romaine ». Fides, Montréal, 1953. 21.5 cm. 234 pages.

Roman à la lecture vraiment captivante. Le décor prestigieux du nord du Québec ; toutes les grandeurs et les menaces d'une nature encore sauvage ; des personnages fortement charpentés, depuis les coureurs de bois prêts à tous les coups jusqu'au prêtre qui achève d'agoniser, gelé, et qui donne sa vie simplement, sans témoins, abandonné de tous, sauf de son ancien ennemi à qui il redonne la paix de l'âme ; et le conflit des intérêts divergents de ces hommes au milieu des violences de leurs passions et de celles de la nature.

Il faut reconnaître à l'auteur un souffle véritable ; il sait ménager l'intérêt du début à la fin, en sorte qu'il n'est pas facile de laisser la lecture en cours de route. On souhaiterait voir M. Ouvrard s'attaquer à un type de roman plus « intérieur », où l'aventure d'une destinée humaine ait moins besoin de ces manifestations extrêmes des corps et des éléments, et où il pourrait sûrement donner sa mesure, si l'on en juge par la valeur de la « Débâcle sur la Romaine ».

A.-M. Perreault, O. P.

André Chouraqui — « Le Cantique des Cantiques ». Desclée De Brouwer, Paris, 1953. 17 cm. 118 pages.

En introduction à la nouvelle traduction du *Cantique des Cantiques* par André Chouraqui, le R. P. Lucien-Marie de Saint-Joseph O. C. D. met en lumière les multiples facettes de ce poème immortel.

Ce petit livre est indispensable aux âmes d'oraison qui éprouveront les plus hautes et les plus pures joies spirituelles à mieux comprendre et à méditer *Le Cantique des Cantiques.* Et nous faisons nôtre cette réflexion de l'auteur de l'introduction et des notes : « Heureux sont ceux et celles qui, après avoir humblement essayé de vivre le Cantique durant leur vie, mourront en murmurant une dernière fois les versets inspirés par l'Amour ».

Elie Goulet

Nino Salvaneschi — « Savoir souffrir ». Salvator-Casterman, Mulhouse (Haut-Rhin), 1953. 18.5 cm. 188 pages.

Comment résumer un tel chef-d'œuvre ? Cet ouvrage de Nino Salvaneschi, poète aveugle, chante l'enrichissement qu'apporte à l'homme la souffrance, souffrance du corps, du cœur ou de l'âme.

Je veux du moins vous faire respirer quelques-unes des fleurs splendides qui foisonnent dans ce livre.

« La vie c'est une trame que nous tissons, l'amour un conte de fées que nous rêvons. Seule la douleur donne de la lumière, de la chaleur, du relief au conte et à la broderie. Le temps passe, le fleuve court vers son embouchure. Il est nécessaire de vivre avant de mourir et de comprendre avant d'arriver au but. Sans amour on ne vit pas, sans douleur on n'aime

pas. Il faut apprendre à aimer pour mieux vivre. Et à souffrir pour aimer davantage ».

« Une femme sans douleur est une reine sans couronne. Une femme qui ne se penche pas sur celui qui souffre est une rose sans parfum ».

« Heureux ceux qui souffrent avec toi, ô Seigneur. Plus encore que sur les routes de Galilée ou devant la mer de Tibériade, au Cénacle ou sur le Thabor, au puits de Sichar ou sur le chemin d'Emmaüs, c'est dans la Passion que tu es la douleur qui est, a été et sera ».

Un classique de la souffrance que tous se doivent de lire et de méditer !

Elie Goulet

Romain Légaré, O. F. M. — « Le Père Frédéric Janssoone ». Librairie Saint-François, Montréal, 1953. 20.5 cm. 388 pages.

Cette biographie du bon Père Frédéric (1838-1916) est la plus complète parue à date. Le R. P. Romain Légaré a réussi à nous donner l'impression de revivre la vie de celui que l'on surnommait de son vivant *un saint à faire des miracles*, ou encore *le saint Père !*

Nous sommes reconnaissants à l'auteur de nous expliquer lumineusement les fonctions délicates qui incombaient au Père Frédéric comme vicaire custodial de Terre Sainte.

Mais la partie la plus intéressante de cet ouvrage est celle qui ressuscite la carrière apostolique si étonnante du Père Janssoone, au Canada.

L'art du Père Romain Légaré nous rappelle celui de Mgr Trochu à qui nous devons les hagiographies définitives du Curé d'Ars et de saint François de Sales !

Elie Goulet

Dino Bigongiari — « The Political Ideas of St. Thomas Aquinas ». Representative Selections. Hafner Publishing Company, New York, 1953. 20 cm. xxxvii-217 pages.

Les efforts multipliés que l'on fait aujourd'hui pour pénétrer la pensée de saint Thomas d'Aquin provoquent de nouvelles présentations des œuvres du Docteur Angélique. Ce sont ses principaux passages concernant la loi (I-II, qq. 90-97, 105), divers aspects sociaux de la justice et de l'obéissance (II-II, passim) et une partie importante du « *De Regimine Principum* », qui sont ici offerts aux lecteurs de langue anglaise. En guise d'introduction, M. Dino Bigongiari propose un extrait de l'ouvrage qu'il prépare sur la philosophie politique de saint Thomas. Cette introduction veut dégager les principaux aspects de la pensée du Docteur Commun en cette matière et fournir au lecteur des indications complémentaires tirées d'autres œuvres de saint Thomas. Le choix des textes est judicieux, la traduction excellente (pour la Somme, celle des Dominicains d'Angleterre ; pour le *De Regimine Principium*, traduction Phelan-Eschmann) : on souhaiterait la multiplication d'ouvrages analogues destinés à livrer au grand public d'autres aspects de la pensée de saint Thomas d'Aquin.

A.M. Perreault, O. P.

Renée Tramond — « L'enfant des montagnes ». 19 cm. 126 pages.
Henriette Robitaille — « Gwenola ». 19 cm. 126 pages.
Rose Dardennes — « Le sorcier du Ceylan ». 19 cm. 126 pages.
Collection Monique, Maison Mame, Tours, France ; Editions Fleurus, 31, rue de Fleurus, Paris-VI, France.

Ces quatre volumes d'aventures sensationnelles où les intrigues se succèdent d'une page à l'autre combleront de joie l'imagination des jeunes de 7 à 14 ans. L'adulte fatigué y revivra les heures enchanteresses de son adolescence révolue.

Georges Catelin — « Rivière d'or ». Maison Mame, Tours, France. 21 cm. 218 pages.

En vérité, quatre nouvelles en un seul volume. *Rivière d'or* évoque la tragique atmosphère que les chercheurs d'or faisaient régner en Patagonie au début du siècle. *Les Domadores* décrit un autre aspect de la terre de feu. *Le gisement perdu* raconte la lutte sournoise des sociétés pétrolifères et des intérêts gouvernementaux qui s'affrontent. *L'estancia de pico alto*, anecdote indienne. Aventure amusante et légère où se révèle le caractère roublard et matois des indigènes.

Ce volume paraît, à bon endroit, dans la collection *Succès et jeunesse*.

A. L.

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $4.00 ;
AVEC LE ROSAIRE : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.30 ;

ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : 3980, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL-18
ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »